NOUVEAU SYSTÊME DES EAUX CHAUDES DE PLOMBIERE EN LORRAINE,

ET

De l'Eau froide, dite Savonneuſe, & de celle dite de Sainte Catherine.

De leurs effets, & à quelles maladies elles conviennent, ou non.

De la maniere de s'en ſervir, & des abus, qui ſe commettent dans leur uſage.

On y reconnoît la nature de ces eaux; le principe de leur chaleur, & ce qu'elles contiennent.

Par CAMILLE RICHARDOT, Medecin Ordinaire de SON ALTESSE ROYALE, reſident à Nancy.

Noli prohibere bene facere eum, qui poteſt; ſi vales, & ipſe benefac. Proverbior. cap. 30.



A NANCY,

Chez L'AUTEUR, ruë Saint Nicolas.

M. DCCXXII.

Avec Approbations & Permiſſion.



A

SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
LEOPOLD-CLEMENT
HEREDITAIRE
DE LORRAINE.



ONSEIGNEUR,

Entre les avantages naturels, dont la Providence a comblé la Lorraine, celui des Eaux chaudes de Plombiere

ne tient pas un rang mediocre, puisqu'elles ſervent ſi utilement à conſerver, ou à rétablir la ſanté, non ſeulement des Peuples ſoûmis à cette Couronne, mais même des Etrangers, qui y accourent de tous les autres Païs. Elles auroient bien mérité, que quelques habiles Medecins ſe fuſſent occupez à en rendre publics les effets merveilleux, & à raiſonner ſur les cauſes, qui les produiſent. Mais comme perſonne juſqu'ici ne s'eſt mis en devoir de le faire avec l'exactitude, que le ſujet méritoit, j'ai crû, que vingt-cinq années de fréquentation que j'ai eu de Plombiere, & une application plus particuliere, à laquelle m'a obligé l'honneur

que SON ALTESSE ROYALE *votre Auguste Pere m'a fait en 1701, de me charger de la direction de ces Eaux, en m'accordant la grace de me qualifier son Medecin, m'obligeoient à ne point renfermer dans mon Cabinet seul, les connoissances, que j'en ai pris. J'ose les presenter à* VOTRE ALTESSE ROYALE, *sous la protection de laquelle j'espere, qu'elles auront plus de poids dans l'esprit du Public. Je serai trop heureux, si Elle n'en desapprouve pas l'entreprise. La bonté, qui est une des qualitez ordinaires à tous les Princes de votre auguste Sang, & que* VOTRE ALTESSE ROYALE *fait paroître avec tant de distinction,*

affermit ma timidité, & ſemble m'aſſurer, qu'Elle ne dédaignera point d'honorer ce petit Ouvrage de ſon auguſte Nom. C'eſt un coup d'eſſai, que je preſente, pour exciter quelques plus habiles, & plus experimentez, à mieux faire, & à donner un ouvrage plus capable de contenter la penetration, & la ſolidité d'eſprit, que VOTRE ALTESSE ROYALE *fait paroître dans ſes plus tendres années, & qui répond ſi admirablement aux grandes eſperances, que* SON ALTESSE ROYALE *notre auguſte Souverain en a conçu. Il vient de les manifeſter glorieuſement, dans la ſolemnité de la* *Le 25 Avril 1721. *Déclaration de votre Majorité.* *Cette

Ceremonie, MONSEIGNEUR, n'étoit point necessaire, pour faire connoître à ses Peuples, qu'il Vous estime capable dés à present de les gouverner: elle servira principalement pour démontrer aux Etrangers cet assemblage des principales vertus chrétiennes, & morales, dont VOTRE ALTESSE ROYALE *est comblée, & qui le rendent un Prince accompli. Les Lorrains, qui ont tous le bonheur de les reconnoître par eux-mêmes, n'avoient besoin d'aucune demonstration exterieure, pour en être penetrez; il falloit seulement, que la Renommée les publiât aux Etrangers, lesquels sans doute envieront l'avantage, que nous*

possedons. Il ne m'appartient point, MONSEIGNEUR, d'en entreprendre l'éloge ; je me renferme à remercier le Ciel des graces, qu'il a fait à cette Province, de donner à ses augustes Souverains un Fils veritablement digne de remplir les vœux des Parens les plus tendres, & je prens la liberté de me dire avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres humble & tres obeïssant
serviteur, C. RICHARDOT.



PREFACE.

LEs phénomenes, que la Nature presente, sont pour l'ordinaire si cachez dans leurs principes, que les hommes se contentent d'en recevoir l'utilité, sans se soucier d'en penetrer l'origine, ni la maniere, dont ils leur sont offerts; appuïez qu'ils sont sur des idées, & des mots, qui n'ont aucun merite, que celui d'être anciens.

Le cours, & les proprietez des Eaux chaudes de Plombiere en sont une preuve; & les Cures frequentes, & desesperées, qui s'y sont faites, & qui ont porté la réputation de ces Eaux dans la plus grande partie de l'Europe, pour y attirer journellement un nombre incroïable de malades, n'ont cependant pû porter les plus fameux Medecins, qui en ont été témoins, à donner leurs sentimens au Pu-

blic ſur les cauſes antecedentes de ces effets miraculeux.

La crainte d'une critique ordinaire, qui orgueilleuſe qu'elle eſt, veut demeurer oiſive, devroit me retenir plûtôt qu'eux, à expoſer les miens ; ſi l'utilité de ces malades, qui y accourent de toute part, l'interêt de ces Eaux, & la reconnoiſſance, que je dois à la grace, que SON ALTESSE ROYALE m'a fait de m'honorer de leur direction, ne m'y engageoient au peril d'une cenſure, qui peut être plus judicieuſe, & plus utile, que mes pensées, à laquelle je les ſoumets volontiers.

L'écoulement de ces Eaux ſi abondantes, s'eſt rendu ſenſible entre deux montagnes de Lorraine, qui confinent le Comté de Bourgogne à la diſtance d'environ ſeize lieuës de Nancy, de Beſançon, de Langres, & de Baſle en Suiſſe ; de cinq d'Epinal, de deux de Remiremont, & de trois de Luxeul.

Les ſources en jettent en autant de differens endroits, qu'on peut s'imaginer de degrez de chaleur, dés la plus tiéde eau, juſqu'à la bouillante, de laquelle on uſe

pour plumer la volaille, & pêler les extrêmitez des animaux : ce qui a pû faire appeller autrefois ce lieu (Plumiere) qui se nomme aujourd'hui Plombiere.

La distribution de ces Eaux est si bien ménagée, qu'outre celles, qui servent aux usages ordinaires des habitans, les autres se réduisent dans trois differens bassins, ou bains, dans deux étuves, ou bains de vapeurs, & dans deux sources destinées pour en boire plus commodément, & pour suffire au nombre extraordinaire de bûveurs, qui s'y rencontrent en chaque saison.

Dans le même intervale de montagne, & à côté des écoulemens de ces Eaux chaudes, même sous les maisons, qui forment avec la ruë le contour du plus grand des bains, il y coule une riviere d'eau froide, qui est pavée à côté, & au fond, de grosses pierres de taille cimentées dés le haut jusqu'au bas du Bourg, qu'on ne doute pas être un ouvrage des Romains, au delà de laquelle, & sur le revers d'une des montagnes, sont les sources des Eaux froides, dites Savonneuses.

Outre ces Eaux ſalutaires, le lieu ne jouït pas moins d'une quantité de ſources d'eau froide, puiſqu'il y a trois fontaines tres bien réparées, tres fraîches, & tres abondantes dans les ruës, pour l'uſage commun des habitans, & que pluſieurs en ont des particulieres dans leurs maiſons.

La ſtructure de ces bains ſera obſervée en ſon lieu, avec la commodité, qui revient aux malades, de plus de cinquante belles maiſons avec des balcons de pierres ouvragées, la plupart bien meublées, & habitées par des perſonnes, qui contribuent de tout leur pouvoir à la ſatisfaction des baignans, qui y trouvent des auberges à tous prix, & des gens, qui y parlent differentes langues.

Le neceſſaire à la vie y eſt toujours en abondance; les approches du lieu ſont aſſez aisées; la ſûreté des perſonnes, même pendant les Guerres, y a parû. Le pain pétri de ces eaux chaudes, y eſt tres excellent, & tres leger. Il y a du vin de toute ſorte, & du meilleur; & le grand nombre de perſonnes de condition, & de mérite,

qui y cherchent en toutes ſaiſons dans la neceſſité, mais principalement en celle du printems, & d'automne, leur ſanté, en augmente l'agrément, & y fait le plaiſir de la vie.

Je ne ſçai, ſi l'ordre, que j'ai obſervé dans mon deſſein, plaira; mais j'ai jugé à propos de chercher avant toute choſe dans le premier Chapitre, quelle peut être la nature, & la difference de l'Eau en general. Dans le ſecond, de la maniere, dont les fontaines ſont produites. Dans le troiſiéme, la cauſe de la chaleur des eaux, & ſi elle leur eſt naturelle. Dans le quatriéme, ce que les eaux chaudes contiennent en general, & ſi elles doivent être proprement appellées, minerales, ſulfureuſes, bitumineuſes, nitreuſes, &c. Dans le cinquiéme, ce qui eſt contenu particuliérement dans les Eaux chaudes de Plombiere. Dans le ſixiéme, leurs effets, & à quelles maladies elles ſont propres. Dans le ſeptiéme, à quelles maladies elles ne conviennent pas. Dans le huitiéme, je parle des Bains de Plombiere, & de leur uſage. Dans le neuviéme, de celui des E-

tuves. Dans le dixiéme, de celui de la Douche, & des Ventouses. Dans l'onziéme, des accidens, qui peuvent survenir dans leur usage. Dans le douziéme, de la maniere de s'en servir. Dans le treiziéme, du régime de vivre, qu'on y doit observer. Dans le quatorziéme, de la nature, & de la proprieté de l'Eau savonneuse, & de celle de sainte Catherine. Dans le quinziéme, & dernier, des abus, qui se commettent dans l'usage de ces eaux.

Cet ouvrage laissera peut-être des doutes au Lecteur, qui pourront lui donner d'abord mauvaises opinions de mes pensées. Je lui demande de ne les pas condamner par prévention, & sans avoir examiné les principes, & les raisons, que j'y ai établi: aprés cela s'il ne les peut approuver, & qu'il en propose des meilleures, je serai le premier à condamner les miennes, & j'emploierai les excuses, que la foiblesse de l'esprit humain, & la difficulté, qu'il y a de penétrer dans les secrets de la Nature, fournissent à ceux, qui en font la recherche.

APPROBATIONS

De Meſſieurs les Premiers Medecins de Leurs Alteſſes Royales.

NOus approuvons, & louons Monſieur Richardot Medecin ordinaire de S. A. R. d'avoir renouvellé le merite des Eaux minerales de Plombiere, & d'en avoir traité en meilleur phyſicien que les Autheurs, qui l'ont précedé. A Lunéville le 24 Janvier 1722. *Signé*, BAGARD, Conſeiller Premier Medecin de S. A. R.

JE ſouſſigné Conſeiller & Premier Medecin de Son Alteſſe Royale, certifie avoir lû tres attentivement, & avec toute la ſatisfaction poſſible, la diſſertation, que Monſieur Richardot, Conſeiller Medecin ordinaire de Son Alteſſe Royale, a fait ſur la nature, qualité, & uſage des Eaux minerales de Plombiere. On y voit une érudition parfaite tant dans ſa phyſique que dans ſes obſervations, & uſage d'icelles. C'eſt pourquoi je la trouve tres digne d'être miſe au jour, & j'eſtime qu'elle ſera tres utile au Public. A Nancy le 12 Avril 1721. *Signé*, LOUVIOT.

NOus Doyen, & Professeurs de la Faculté de Medecine dans l'Université de Pont à Mousson ; certifions avoir lû un petit Traité, intitulé : *Nouveau Systême des eaux chaudes de Plombiere en Lorraine*, & presenté à Son Altesse Royale, par Monsieur Camille Richardot, Medecin ordinaire de Son Altesse Royale, résident à Nancy, dont le commencement renferme une Physique des plus fines, & d'un style des plus fleuris, & tirée des meilleurs Autheurs modernes; le reste contient les observations faites sur l'effet salutaire des Eaux de Plombiere, & la maniere de les prendre methodiquement : ce que nous croïons être utile au Public. Fait au Pont à Mousson ce dixiéme Janvier mil sept cent vingt-deux. *Signé*, PACQUOTTE, Doyen, & GRANDCLAS Conseiller Medecin ordinaire de S. A. R. & Professeur.

NOUVEAU



NOUVEAU SYSTEME DES EAUX DE PLOMBIERE.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de l'Eau en general, & de sa difference.



Es Anciens Philosophes, fondez sur la nécessité & la prérogative de l'Eau, l'ont nommée un de leurs quatre Elemens, froide & humide. Ils ne se sont pas donné la peine d'en expliquer mieux la nature & la difference ; si ce n'est qu'ils ont dit, qu'elle concouroit à la generation de toutes choses. Thalés même a soutenu, qu'el-

le en étoit le principe ; & ſon opinion a été renouvellée par Robert Flud, qui en a écrit pluſieurs volumes.

Le reſpect, qui eſt dû aux ſentimens de ſi grands Hommes, ne doit pas tenir lieu de loix, ni nous borner à leurs pensées, en s'éloignant de l'utilité publique, qu'on ſe propoſe par l'explication particuliere, qu'on va préſenter de la nature & des proprietez des Eaux chaudes de Plombiere : à moins qu'on ne veuille, que les eſprits d'aujourd'hui ne puiſſent penſer que par emprunt, & que ce ſoit un crime de s'écarter le moins du monde des Anciens.

Et ſans me commettre au delà de ce que la ſphere des connoiſſances de la Médecine permet, je crois, ſans vouloir me ſingulariſer, pouvoir porter mes idées auſſi loin, que les ſens peuvent s'étendre ſur la matiere qui les touche, ſans cependant ſe fier à eux plus que la raiſon ne voudra.

On ne ſçauroit en premier lieu, douter, que l'Eau ne ſoit un corps, comme ſont tous les autres corps, & que de même qu'eux, l'Eau ne ſoit composée de differentes parties de cette matiere, qui leur

eſt commune, mais de figures differentes, & differemment muës l'une contre l'autre.

Cela eſt viſible par la quantité des Eaux froides & chaudes, qui ſe rencontrent dans l'Univers. Car il y en a qui ſont douces, d'autres qui ſont aigres; certaines ſont ſalées, d'autres vineuſes; on en voit de claires, & de troubles; quelques-unes faciles à ſe corrompre, d'autres incorruptibles, comme en Eſpagne. On aſſure celles du fleuve du Gange plus legeres, que toute autre, d'une once par pinte; ce qui fait que le Grand Mogol en fait ſa boiſſon ordinaire.

L'uſage a fait connoître, qu'il y en a de ſalutaires, d'autres pernicieuſes, quoi que voiſines. On dit s'en trouver, qui ont des effets ſpecifiques, & extraordinaires, ſur leſquelles les Hiſtoriens ſemblent être fabuleux.

Cette diviſion generale étant établie, & faiſant abſtraction de la fluidité de l'Eau, qui lui eſt commune avec les corps fuſibles, & avec le feu & l'air, peut-on ſe flater de prouver évidemment, comme il faudroit que fiſſent les prétendus con-

noiſſeurs des Eaux de Plombiere, qu'il n'y a aucune Eau dans l'Univers, qui de ſa nature ne ſoit primordialement froide ; & que d'être froide, ce ſoit ſa qualité eſſentielle : pendant que toutes ſes autres qualitez, particuliérement d'être chaude, ne lui ſoient qu'accidentelles ; & que ſous ce nom d'Eau froide, on doive l'appeller tres ſimple, & élementaire, telle qu'on pourroit s'imaginer l'eau, qu'on place au deſſous du Ciel empirée ?

L'uſage de l'Eau fait voir, que la froide devient chaude, & qu'ainſi on la dépouille de ſa prétenduë qualité eſſentielle, en lui ſubſtituant & appliquant un agent, qui mette les parties dont elle eſt composée, dans un mouvement different de celui qu'elle avoit étant froide ; & qu'elle revient dans le même état, ou du moins de tiédeur, en éloignant la cauſe, qui produiſoit ſa chaleur.

Et ſi l'action de cet agent eſt aſſez forte pour diſſiper, & changer en air toutes les parties du volume d'eau, ſur lequel il agit ; il y reſte toujours quelques-unes des parties plus craſſeuſes, qui reſſemblent à la terre.

Cette transſmutation d'Eau froide en chaude, dont nous faiſons uſage, laiſſe la liberté de croire, que la nature de l'Eau étant ſeparable de l'une ou de l'autre de ces qualitez, elle peut indifferemment en recevoir une, & non l'autre, à ſa formation dans les entrailles de la terre.

De plus, ce changement d'eau en air & en terre, peut perſuader, que l'Eau peut être formée des mêmes parties, auſquelles elle ſe réſout.

Cela étant avoué, on doit chercher la cauſe, qui peut reünir & raſſembler ces mêmes parties, ou de pareilles, qui ſont devenuës air, ou terre; & comment elles ſont occaſionnées de reprendre la nature d'eau, ſans pour cela que le Monde des Eaux ſoit plus ou moins grand à préſent, que lors de la Création.

Cette révolution nous eſt ſenſible: car ſans aller juſqu'à la main du Créateur, qui a fait toutes choſes de la maniere qu'il a voulu, & dans l'ordre admirable que nous y voyons; on s'apperçoit tous les jours, que les menuës parties de matiere, qui ſont élevées par l'activité du Soleil,

ou par le mouvement commun & ordinaire à tous les corps, juſqu'à une certaine diſtance d'élevation, ſe réüniſſant par l'oppoſition, & la rencontre d'autres parties, acquierent par ce moyen la nature d'eau, qui n'eſt que pluie en l'air, & produiſent des rivieres ſur la ſurface de la terre.

Il ſuit évidemment de là, que les parties de l'air, ne ſont pas tout à fait pareilles à celles de l'eau, tant qu'elles ne ſont pas jointes ou rcünies pluſieurs enſemble, & que lors qu'elles ſe reüniſſent à la faveur de leurs figures, qui ſe ſont trouvées les mêmes dans pluſieurs parties, elles s'attroupent ; & parce qu'elles ſont un peu plus longues, & flexibles, quand il y a deux ou trois parties de l'air, & plus, qui ſont de figure ronde, raccrochées & reſerrées enſemble ; cela eſt cauſe, que ces parties longuettes de l'eau ſe renverſent aiſément l'une ſur l'autre, en ſuivant, & obeïſſant au mouvement des parties de l'air, qui rempliſſent leur intervalle avec quelque matiere ſubtile.

L'Eau étant ainſi formée, eſt néceſſairement fluide, & facile à être évaporée, comme nous la voïons.

Nous avons un exemple de la cauſe de cette fluidité de l'eau dans le feu, qui à meſure qu'il détache les parties l'une de l'autre du corps qu'il conſume, la rapidité, ou mouvement tres violent de la matiere la plus fine & la plus ſubtile qui le compoſe, emporte les parties du bois, en les pirouëttant juſqu'à les réduire en air, à moins que ſon activité ne ſoit inceſſamment diminuée par la rencontre d'autre corps, ou d'un air, qu'elle ne peut vaincre.

La nature de l'Eau étant ainſi établie, on ne doit chercher autre raiſon de ſa difference, que celle qui ſe trouve dans le mouvement different, que reçoivent ſes parties longues & flexibles, par cette matiere, que je crois tres fine, & tres agitée, comme je m'expliquerai dans la ſuite, & qui dans le cours & la fluidité qu'elle cauſe à l'eau, entraîne avec elle certaines autres parties de matiere, qui s'entrelaſſent encore dans leur intervalle, pour ne faire qu'un corps d'eau, ſujet encore par cet endroit à autant d'alterations qu'il s'y trouve de ces parties de differentes eſpeces & figures.

CHAPITRE II.

De la maniere dont les Fontaines ſont produites.

FAire circuler toutes les eaux des Fleuves ſur la Mappemonde, & les faire rentrer dans les Mers, pour y occuper les lieux, dont elles ſont ſorties, c'eſt la pensée de Salomon: mais elle ne ſuffit pas, pour montrer l'origine de pluſieurs fontaines, qui jailliſſent en certains endroits, où leurs eaux ne pourroient être que tres difficilement tranſmiſes par cette ſeule circulation.

Platon a ſupposé, que les concavitez de la terre ſervoient de cîternes aux eaux qui tombent du Ciel ſur la ſurface de la Terre, & qui étant interieurement ramaſsées, produiſoient les fontaines.

Cela eſt ſenſible à l'égard de certaines fontaines, qui coulent pendant quelque temps, & inégalement, particuliérement dans les Pays où les pluies ſont abondantes.

Seneque veut, que les Fontaines ſoient

auſſi anciennes que le Monde, & qu'elles ayent reçu leur détermination, leur cours, & leur exiſtence, comme les autres êtres.

Cela ne paroîtroit pas tout à fait à rejetter, s'il donnoit la raiſon de la perpétuité & de l'égalité de certaines fontaines; je veux dire, s'il diſoit ce qui leur eſt permanemment ſubſtitué dans leurs ſources, pour ſervir à leur cours, & de quelle maniere il y eſt introduit.

Ariſtote, ce génie ſi reſpecté, établit la ſource des fontaines dans la réſolution, qui ſe fait comme dans un alembic naturel, des vapeurs d'un air épaiſſi dans les cavernes de la terre, qu'il ſuppoſe aſſez ſpacieuſes pour contenir une quantité de vapeurs, qui étant reſſerrées, prennent, comme je l'ai dit, la nature d'eau, & produiſent les ſources des fontaines, qui coulent long-temps, & également, ſuivant que d'autres vapeurs y ſont introduites, & ſuivant que les ſinus de la terre ſe trouvent plus ou moins grands, droits, obliques, ou élevez, pour favoriſer leur ſortie, qui eſt aidée par un air continuel, qui ſe preſſe d'y entrer, & qui oblige l'eau, qui

y eſt formée, à ſortir plus ou moins abondamment, ſuivant la ſituation de leur écoulement.

On pourroit ſe perſuader aisément, qu'il y a quelques petites veines d'eau en certains endroits de la terre, qui entretiendroient aucunes Fontaines par ce moïen. Mais qui pourroit comprendre, qu'une telle tranſmutation de vapeurs d'air en eaux dans les cavernes de la terre, ſuffiroit à un ſi grand nombre de fontaines & de rivieres continuelles, qui n'auroient autre commencement, que de cet air ainſi épaiſſi, nonobſtant ſa converſion naturelle en eau?

Toutes ces differentes opinions peu ſatisfaiſantes, prouvent certainement la majeſté de l'Auteur de la Nature dans ſes ouvrages; puiſqu'il n'en eſt aucun, qui dans ſa ſimplicité, n'enveloppe un myſtere, qui eſt un voile, dont le doigt du Créateur les a couverts pour exercer l'eſprit humain. Aprés quoi il eſt moins étrange de voir les penſées, tout ingenieuſes qu'elles ſoient, ſi fort partagées pour expliquer pluſieurs Fontaines particulieres,

comme pourroient être celles des Eaux ſalées, qui abondent en Lorraine, & ailleurs, par la circulation des eaux de la Mer, & qui conſervent dans leurs trajets leurs parties aiguës & roides, à la faveur de l'intervalle qu'elles trouvent entre les autres parties qui les avoiſinent.

Elles nous laiſſent encore du doute ſur beaucoup d'autres, qu'on ne peut convenir être produites de cette maniere, ni par aucun amas des eaux qui tombent du Ciel ; qui par leur introduction peuvent être ſi divisées, qu'elles ne ſont plus que terre ou air.

Et quoi qu'on en admettroit quelques-unes de cette maniere, douces, ou ſalées, ſelon leur tranſcolation dans la matiere au travers de laquelle elles paſſent ; cela n'empêcheroit pas, qu'il n'y en pût avoir d'autres produites par le premier mouvement que Dieu a imprimé à toute la nature corporelle, & qu'il lui continuë.

Puiſque nous voyons, que dans les airs, qui ſe condenſent aiſément, par leur rencontre, il s'y forme une quantité d'eau, qui pourroit, avant que d'arriver juſqu'à

nous, produire des ruiſſeaux, ſi ces Eaux étoient reünies, & contenuës entre deux montagnes d'un air aſſez compacte.

Comme nous le remarquons arriver ſoûterrainement entre les montagnes de la terre, qui ne laiſſent aux eaux, qui ſont formées dans ſon ſein, que des ouvertures fort étroites pour s'écouler.

D'ailleurs il eſt ſans doute, que les exhalaiſons, & les feux, qui naiſſent journellement dans les airs, font fondre & réſoudre la neige & la grêle, & échauffent les pluies.

La terre interieure de même, n'eſt pas ſans avoir ſes exhalaiſons, & des parties qui s'enflamment, puiſqu'elle le fait ſentir en pluſieurs endroits : ce qui ne peut être ſans cauſer de grands mouvemens dans ſon interieur.

D'où l'on peut conclure, que la terre étant dans une forte & continuelle agitation de ſes parties, à raiſon de ſes inflammations, & par leur mouvement naturel, qui peut être augmenté par les raïons que le Soleil y tranſmet; les parties, qui ſont contenuës dans ſon ſein, & qui ſont pro-

pres à être reünies, prennent la nature d'eau par ce moïen.

Ce qui peut ſans doute occaſionner l'origine de pluſieurs Fontaines, que l'on voit jaillir en autant d'endroits, qu'il y a de ſinus, qui y conduiſent; & même s'élever au deſſus des montagnes, quand elles ſe trouvent preſsées par leur abondance, ou par un air violent, qui les contraint à s'élever.

Mais quand leur tranſpiration eſt moins forcée, & causée par le mouvement, qui vient à ces eaux du centre de la terre, ou du Soleil, qui eſt toujours autant régulier, qu'il eſt continuel; elles obſervent par la même raiſon une égalité & une continuité dans leur cours, & telles particuliérement, qu'on remarque dans nos Eaux chaudes de Plombiere, qui ne ſont ſuſceptibles de cette alteration, comme les froides.

Cela ſupposé, il n'eſt pas difficile de convenir des differens phénomenes des Eaux, & de ſuivre la même pensée dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

De la cauſe de la chaleur des Eaux ; & ſi elle leur eſt naturelle.

APrés avoir parlé de la nature de l'Eau, & de l'origine des Fontaines, il convient examiner la raiſon, ou la cauſe de la chaleur des Eaux.

Cette queſtion à la vérité eſt moins utile aux malades, que leur guériſon : elle ne leur doit cependant pas être ſi indifferente, ſi elle peut contribuer à leur ſatisfaction particuliere, & à leur rendre plus facile & plus ſalutaire l'uſage de ces Eaux.

Ceux qui ont travaille à cette recherche, fatiguez de leurs travaux, ont crû ſe mettre à couvert d'une juſte critique, en attribuant cette chaleur des Eaux, à des cauſes diſtinctes, & ſeparées de leur nature.

C'eſt pourquoi il eſt à propos, avant de riſquer ma pensée, d'examiner, ce qu'ils ont dit, & par quel endroit ils ont prétendu introduire dans l'Eau cette chaleur,

qu'ils lui veulent être étrangere, & accidentelle.

Pour ſuivre en cela quelque ordre dans le rapport de pluſieurs ſentimens, je commence par la pensée de ceux, qui peu ſatisfaits de ce qu'on en a écrit & publié, recourent à la divine Providence, & attribuent à cette bonté particuliere ce benefice fait aux hommes pour ſubvenir à leurs infirmitez.

Mais tout pieux que ſoit ce ſentiment, il ne donne pas la cauſe prochaine & immediate de cette chaleur, qui eſt cependant ce qu'on cherche ici.

Ceux qui ſont deſcendus juſqu'à des cavitez tres profondes de la terre, & qui y ont été épouvantez par des exhalaiſons tres fortes, qu'ils penſent y avoir vu, & par des vents extrêmement violens, qu'ils croient y avoir ſentis, ont voulu perſuader, que cette grande agitation de certaine matiere, tombant ſur la ſurface des eaux, qui ſe peuvent trouver dans ces affreux cachots, elles y étoient échauffées juſqu'au degré, qu'elles le ſont effectivement à leur ſortie de ce vaſte corps. Et

pour appuïer cette pensée, ils ont dit, que les eaux de la Mer ſouffroient par l'agitation des vents, une eſpece de chaleur pareille.

Mais ces Eaux ainſi échauffées, devroient être bouillantes, au lieu où elles ſont formées; car leur trajet étant auſſi long, & les canaux qui les conduiſent, de qualité froide, il y auroit lieu de croire, que cette chaleur, qui ne ſeroit que ſuperficiellement imprimée, ne fût plus diminuée, qu'elle ne le paroît à ſa ſortie, & peut-être même entiérement perduë.

Enfin ce qui détruit entiérement ce ſentiment, c'eſt le mouvement des parties, deſquelles l'eau eſt faite, lors qu'il ne leur eſt pas interieur & naturel; je veux dire, que ces mêmes parties ne ſont emportées qu'avec plus de rapidité localement d'un lieu à un autre, comme il arrive dans les jets d'eau, ou par les vents qui pouſſent la pluie.

Ce mouvement n'étant qu'exterieur à l'Eau, & ſeulement local, s'il produit quelque chaleur, ou tiédeur, elle eſt preſque imperceptible, & de tres peu de durée.

Ce

Ce ſentiment n'aïant donc pas trouvé ſa place dans l'imagination de quelques-uns, ils ont crû mieux penſer, de faire paſſer ces eaux à travers de certains feux ſoûterrains, entre leſquels, s'ils veulent ſoutenir leur pensée, ils doivent perſuader, qu'elles conſervent leur conſiſtance d'eau, & qu'ils leur communiquent accidentellement la chaleur, qu'elles ont à leur ſortie.

Mais cela ne peut ſubſiſter dans un eſprit reglé de la plus foible philoſophie: car à ſuppoſer ces deux agens, à ſçavoir, le feu dans ſon ſouverain degré de chaleur, & l'eau dans ſon premier degré de froideur, ils ne peuvent être plus contraires, ni plus oppoſez, que dans ces qualitez, qu'ils leur diſent eſſentielles.

D'où il ſuit, que l'une doit néceſſairement détruire l'autre, ou la ſi fort diminuer, qu'il ne reſte preſque plus rien de celle qui eſt vaincuë; ce qui ſe voit à l'œil, par l'application que nous faiſons du feu & de l'eau.

Et ſi l'oppoſition ſe fait de partie à l'autre de ces agens, ſelon les régles de

leur mouvement, les parties vaincuës prennent la nature des autres, en se desunissant tellement, qu'elles ne peuvent plus être appellées ni feu, ni eau.

D'ailleurs on ne peut supposer ces feux soûterrains, sans leur attribuer un aliment journalier, qui fournisse à la perte, qu'ils font de leur activité consequemment au cours reglé de ces eaux chaudes ; ce qui paroît plus difficile, sans un continuel miracle, que de les dire chaudes dés la creation de l'Univers.

Et l'experience certaine & journaliere de prendre de l'eau la plus chaude de Plombiere, dont on plume la volaille, & dont on pele facilement les pieds de bœuf, & la mettre par égale quantité en même temps sur un même degré de feu, que d'autre eau simple, & tres froide ; fait voir que la chaude ne commencera pas plutôt à bouïllir que la froide : preuve tres certaine que cette eau naturellement chaude, n'est point échaufée par de tels feux soûterrains ; d'autant qu'une eau froide aucunement échaufée, & remise sur le feu, bouïllira bien plutôt qu'une autre,

qu'on y mettroit froide. Et ceux qui les diſent échauffées dans les entrailles de la terre, par des matieres combuſtibles & inflammables, telles que le ſoufre, le bitume, & ſemblables, ſuppoſent encore moins, & ils n'avancent cette penſée, que pour ne pas dire qu'ils ne diſent rien du tout.

L'eau, qu'on nomme du Soleil, nous en donne une autre preuve. Elle ſort d'une ſource proche le Temple de Jupiter Ammon dans la vraie Lybie en Afrique, où eſt maintenant le Roïaume de Barca. Au point du jour, elle eſt tiéde; à midi, froide; vers le ſoir, elle s'échauffe peu à peu; & à minuit elle eſt toute boüillante : puis à meſure que le jour approche, ſa chaleur diminuë, continuant toujours dans cette viciſſitude. Elle eſt ainſi nommée, parce que ſes qualitez changent ſelon l'approche ou l'éloignegnement du Soleil. Silius Italicus en parle ainſi, l. 5.

Stat favo vicina, novum & memorabile, Lympha,
Quæ naſcente die, quæ deficiente tepeſcit.

Quæque riget, medium cùm Sol aſcendit Olympum;
Atque eadem rurſus nocturnis fervet in umbris.

Le ſentiment de l'Antiperiſtaſe ſe détruit également, ſoit qu'elle ſoit occaſionnée par l'activité reciproque de l'eau & du feu, conſiderez dans leurs premieres & ſimples qualitez, ſoit qu'on l'admette ſeulement dans une fermentation de certaines matieres putrides, & corrompuës dans les entrailles de la terre, qui ne pourroient tout au plus, par la difficulté à être réſoluës, que de remettre, aprés le dégagement de leurs parties, ces deux agens dans une contrarieté plus vive, & ſans aucun ordre, ni diſtinction de leurs qualitez, ou de leurs parties ſi confusément agitées. Ce ſeroit de plus vouloir expliquer une choſe tres obſcure par une plus obſcure.

Il y en a d'autres, qui pour conſerver la chaleur aux eaux dans leur long cours, ont avancé, que la terre étant pleine de métaux, & de mineraux, il s'y en trouvoit pluſieurs fort échaufez, parmi leſ-

quels l'eau naturellement froide, prenant ſa route, ou en ſe mêlant avec elle, lui communiquoient leur chaleur.

A cela on peut répondre, que ceu qui ſont de ce ſentiment, ſont les ſeuls qui aïent trouvé dans les plus profondes Mines, des mineraux ſuffiſamment échaufez pour produire cette chaleur, & la communiquer ſi réguliérement à l'eau, ſans s'éteindre d'abord, de même que nous voïons que le fer chaud s'éteint dans l'eau, même dans la boüillante; & l'experience du Sieur Lemery, du merite qu'il eſt, ne prouve rien pour eux; quand il avance, qu'aïant mis une quantité de ſoufre avec l'acier à quelques pieds de profondeur en terre, on auroit vû paroître des fumées ſulphureuſes, & peu aprés des flammes.

On veut bien lui accorder, ſans flater les Mineraliſtes, que l'acide abondant dans le ſoufre, & l'alkali dans l'acier, peuvent donner une fumée, ou une flamme paſſagere; mais jamais une continuité & une égalité de chaleur, pareilles à celles de nos eaux naturellement chau-

des, ne ſe trouveront avec une action ſi précipitée ; quoi qu'en puiſſent dire les Chymiſtes, favoris de ces mêmes principes : ou il faut qu'ils s'obligent à fournir précisément dans le paſſage de ces eaux une quantité d'acide & d'alkali, qui ne diminuë jamais : outre que les actions de la nature ſont ſans art ; tout ce qui reſſent l'art, n'étant point d'elle.

Il s'enſuit que ce n'eſt que pour enlever certains termes de bitumineux & de ſulfureux, (qu'un verbiage plus ancien que ſçavant a introduit dans Plombiere, & dont on y fait profeſſion de ſe ſervir pour endormir les ſimples & les crédules) que l'on ſoutient que le ſoufre éteint dans l'eau, ne l'échauſe qu'imperceptiblement, & que s'il s'y enflamme, il n'y laiſſe que ſa partie terreſtre, qui ne peut, qu'étant actuellement enflammée, donner une odeur de ſoufre, que certains nez plus ouverts que d'autres, croïent ſentir, à certains tems variables, proche l'enceinte du petit Bain, qu'on nomme des Pauvres, ou des Goutes.

Lequel ſentiment d'odeur bitumineuſe

& sulfureuse, est plutôt l'effet d'une imagination délicate, ou d'une differente disposition des organes de l'odorat, frappez d'un sel volatile contenu dans les vapeurs retenuës par un air alors épaissi, & élevées des bouës, & des eaux corrompuës de l'égoût de l'Etuve, & des Bains qui coulent au joignant; que celui de nos Eaux chaudes, qui n'ont rien de pareil dans leurs sources, & qui y sont tres pures, & sans odeur.

Et par la même raison on doit croire que certaines pierrailles qui se trouvent à Plombieres, qui ont pû être détachées des terres voisines, ou être chariées de plus loin, lesquelles mises sur un charbon ardent, s'enflamment comme le soufre; n'établissent ni ne prouvent aucunement que ces Eaux soient sulfureuses, quand même on les sçauroit être tirées d'une profondeur excessive de la terre, ou qu'on les verroit sortir du même canal que nos Eaux chaudes.

Puis qu'on voit à S. Barthelemy, villalage en Dauphiné, sortir d'une même fente de rocher, une Fontaine, qui jet-

te gros comme le bras, une eau froide ſans odeur, ſans ſaveur, & potable; & ſur la ſuperficie de cette eau, & dans la même fente, il y ſort une flamme, & une fumée épaiſſe, qui a l'odeur du ſoufre, laquelle paroiſſant pendant la nuit, éclaire les voïageurs de fort loin.

Il eſt poſſible que ce canal ſe diviſe, en reculant dans le rocher : mais ſi cette flamme ſuit de bien loin cette eau ſans s'introduire dans ſa ſubſtance, cela prouve tout ce que j'ai dit ci-deſſus,que le voiſinage, ou le mêlange d'aucun corps étranger, même de la chaux (qu'on ſuppoſe gratis formée de divers mineraux calcinez dans le ſein de la terre) ne peut être la cauſe de la chaleur égale & continuë des eaux, leſquelles en ce cas auroient une vertu corroſive, & dangereuſe.

Et quand cette chaux s'y rencontreroit, la chaleur & le bouïllonnement qui s'y ſeroient excitez par le mêlange de l'eau, lors qu'elle ſe ſeroit chargée de ſon ſel, ceſſeroient, en étant dépouïllée par des continuelles lotions; puiſque ce ſeroit dans ſon ſel qu'il faudroit inconteſtable-

ment chercher la cauſe du mouvement & de la chaleur, & non point dans des prétenduës parties de feu reſtées dans la calcination.

Non plus que dans les raïons ſenſibles que le Soleil darde contre la terre, qui ſouffrent une grande diminution de leur activité par leur introduction, & à proportion qu'on voudra la ſuppoſer loin. Et il faudroit encore, que la ſurface de la terre leur ſervît de verre convexe, pour ſe reünir préciſément ſur les eaux, qu'il conviendroit rendre chaudes; pendant que des mêmes raïons qui tomberoient perpendiculairement ſur d'autres eaux fixées ſur la terre, ne feroient tout au plus que de les attiedir.

A moins que ce ne ſoit, comme je le dirai ci-aprés, par une continuité de leur matiere ſubtile, qui peut ſe reünir, & ſe ramaſſer dans l'interieur de la terre, en rencontrant un corps ſi épais, qui l'empêchât d'aller plus loin, & qu'alors il s'en trouveroit aſſez pour former un principe de chaleur, comme il ſe fait dans les airs, par l'oppoſition d'une nuée fort épaiſſe.

Ainsi toutes ces pensées étant insuffisantes à un esprit qui cherche serieusement la cause d'une chaleur des eaux si forte, si égale, & si continuelle, que tous les Artistes du monde, avec tous leurs soins, & toutes les matieres combustibles, n'en pourroient conserver un cours de quelques années ;

On reüssiroit peut-être mieux à considerer ce que fait le commun des hommes pour introduire une chaleur du dernier degré dans une eau extrêmement froide. Ils prennnent communement un bassin d'une matiere tres compacte, soit or ou cuivre, fer ou fonte, & le remplissent en partie d'une eau froide : ensuite ils l'exposent à un grand feu ; & dans peu de tems cette eau froide devient tiéde, & s'échaufe par degrez autant qu'elle le peut être.

Le corps de la flamme qui lui est substituée, ne touche l'eau par aucun endroit ; les parties de la matiere dont est fait le bassin, ne souffrent point de fusion.

Cependant l'action du feu se continuë

ſi violemment dans ce volume d'eau, que toutes les parties dont il eſt compoſé, cherchent par le mouvement, qui leur vient du feu, à ſe deſunir, & à s'échaper confusément l'une de l'autre, & d'emporter avec elles quelques parties d'air, ou petites boules de matiere, qui ſe trouvent ordinairement dans l'intervalle, & à côté des parties longues, & unies de l'eau; & lorſqu'il arrive, que quelques-unes de ces parties ne ſont pas ſi fort agitées, qu'elles ſoient d'un premier coup deſunies, & enlevées, elles s'avancent ſur la ſuperficie de l'eau pyramidalement; & ne pouvant s'élever davantage par l'oppoſition de l'air chaſſé de leurs intervalles, qui s'efforce d'y rentrer, elles retombent à la place des parties, qui s'évaporent, en repouſſant les parties ignées; & c'eſt ce qui produit le boüillonnement; & étant derechef agitées violemment par la continuité du feu, ſe ſéparent enfin juſqu'à leur entiere évaporation.

Enſuite de cela on doit croire, que cette chaleur introduite dans l'eau, n'eſt qu'une continuation de celle du feu, qui

lui eſt appliquée, & qui ne lui eſt pas communiquée par la ſeule compreſſion de la flamme ſur les parties du baſſin, en les faiſant plier ſur celles de l'eau, ou en les mettant en fuſion, on s'appercevroit de ce prétendu pliement du fond du baſſin, ou de ſa fuſion.

On doit plûtôt croire, que c'eſt par une tranſpiration de la plus fine matiere du feu au travers des pores du baſſin, pendant que le reſte fait flotter la flamme à l'entour, à laquelle ſi nous approchons la main, ou que nous la mettions dans l'eau chaude, le même mouvement du feu, qui la produit, excite en nous un ſentiment, qui doit être proprement appellé chaleur, pendant que dans la flamme, ou eau chaude, il doit être conſideré ſeulement comme la cauſe de la chaleur; & c'eſt toujours dans ce ſens, que je me ſers du mot de chaleur.

Il eſt encore à remarquer ici, que la propagation de la chaleur dés ſon premier degré juſqu'à l'excés, commence par la force, qu'une petite quantité de cette matiere tres fine a à agir, & à dégager les

parties des corps, ſur leſquelles elle agit en éloignant les parties d'air, qui ſe trouvent à côté, & qui ne ſont pas ſi ſuſceptibles de ſon mouvement, à raiſon de leur figure ronde, que le ſont les parties de l'eau, qui ſe trouvant au large, ou plûtôt environnées de cette matiere ſubtile, prennent aiſément ſon mouvement, & à proportion qu'il y arrive du voiſinage des autres corps une plus grande quantité de cette matiere, comme on voit arriver dans les embraſemens.

On connoît encore de ce que je dis, que ce n'eſt pas la ſeule matiere ſubtile, qui cauſe la chaleur; elle pourroit même être inſenſible, en paſſant à travers les fibres de nos ſens, ſi elle n'emportoit avec elle quelques parties plus groſſieres, qu'elle fait choquer, & ſentir par la réſiſtance, & par la rencontre de nos ſens, qu'elle frappe en roüetant & piroüetant ſur leur centre, à raiſon qu'elles nagent dans cette matiere ſubtile, & retiennent cependant, outre ce mouvement circulaire, une autre eſpece de mouvement directe, ou oblique, ſuivant l'oppoſition des corps voiſins, qui reſiſtent.

On remarque tout cela dans les eaux échauffées artificiellement : car au moment que cette matiere ſubtile tranſpirée du feu par les pores du baſſin, rencontre l'eau, elle ſe précipite dans les lieux, & dans les intervalles, que l'air occupoit entre les parties de l'eau, & l'en chaſſe ſenſiblement.

Car on voit cet air ſortir ſur la ſuperficie de l'eau, & ſe convertir avec quelques-unes de ſes parties déja deſunies, en fumée ; tellement que les groſſes, & les longues, qui ſont la conſiſtance de l'eau, ſe trouvant avoiſinées, & nâgeantes dans cette matiere nouvellement introduite, elles épouſent facilement ſon mouvement concentrique, circulaire, & trémulant, ſe trouvant au large l'une de l'autre par l'abondance de cette matiere, & leurs intervalles devenans plus grands par le cercle, qu'elles décrivent ſur leur centre, cela occaſionne la matiere du feu à y entrer toujours plus abondamment ; d'où ſuit une efferveſcence, ou gonflement qui favoriſe l'agitation violente,& l'entrechoc des parties de l'eau, qui peuvent être ainſi rom-

puës, & ſubtiliſées juſqu'à l'évaporation, à moins que la matiere du feu ne ceſſe d'être tranſmiſe, & que les parties de l'air qui s'efforcent toujours de rentrer dans les leurs à côté, & dans les intervalles des parties de l'eau qu'elles occupoient avant d'en être chaſsées, ne s'y introduiſent de nouveau, & ne mettent en repos ſes parties agitées par l'action du feu, c'eſt à dire, à moins qu'elles ne la refroidiſſent.

Si cela ſe fait ainſi par la ſeule application du feu à l'eau, pourquoi nous éloigner de cette pensée pour la production des eaux chaudes dans le ſein de la terre, en gardant les proportions, & les differences, qui ſont à obſerver ?

Car pourquoi ne pas avouër, que les parties, qui font la conſiſtance de l'eau en general, ne ſoient indifferentes à recevoir avec le mouvement, qui fait leur fluidité, un autre mouvement concentrique, d'où ſuit la chaleur ; ou à retenir entre elles un certain repos, en demeurant appuïées de longueur l'une auprés de l'autre, pendant qu'elles ſont emportées en ſe renverſant aisément l'une ſur l'autre par le

mouvement des parties de l'air, qui occupe leurs intervalles, & qui donne lieu à la fluiduité.

Et par la raiſon, que les parties de l'eau ſont tenuës par l'air dans un repos reſpectif entre elles, lorſqu'elles ſont approchées des fibres de nos ſens, bien loin de toucher d'un mouvement propre à exciter la chaleur ; le repos dont elles jouïſſent, arrête plûtôt le mouvement de chaleur naturelle, qui anime nos ſens, & cauſe une ſenſation tout à fait contraire à celle de la chaleur, qui eſt ce qu'on nomme froideur.

Cette indifference à être chaud, ou froid, convient à l'air, qui eſt chaud en foudre juſqu'à brûler, & froid en bize juſqu'à glacer : la lumiere de même eſt chaude dans le feu, & froide dans un ver luiſant, dans le bois pourri, & dans le diamant.

Jugeant donc qu'il n'y a rien dans l'eau, qui la rende eſſentiellemenr froide, plûtôt que chaude, & qu'il y a moins d'inconvenient à la croire telle, que de ſuppoſer ſans raiſon, que la nature (dont les

les loix ſont immuables, & les voies toujours les plus courtes & les plus ſimples) aprés l'avoir fait froide, gage & entretienne ſur ſa route des agens, qui lui raviſſent cette qualité en ce cas eſſentielle; & parce que nous la ſentons chaude, & que l'évaporation nous y fait remarquer des parties ſalines; il ne reſte que d'établir par quel endroit la matiere, qui produit la chaleur, eſt introduite dans les parties, qui ſont diſposées à former un volume d'eau, & qu'elles en forment un effectivement. J'en conçois trois differens, dont l'un peut ſeul ſuffire à la production des eaux chaudes.

Le premier eſt, qu'au ſentiment de pluſieurs, le centre de la terre étant composé d'une même matiere, que celle du Soleil, il peut arriver, que cette ſubtile matiere n'eſt pas ſi contenuë par le corps opaque, qui fait une region differente au milieu de la terre entre elle, & ſon centre, qu'il n'y ait quelques pores, ou ſinus, qui donnent lieu & paſſage à une ſuffiſante quantité de cette matiere, qui dés ſa ſortie, peut communiquer ſon mouve-

ment de chaleur à un volume d'eau, qui ſe trouve dans cette terre ſuperieure à ce corps tres opaque, qu'elle trouve diſposé à le recevoir, en éloignant les parties de l'air, comme je l'ai dit de l'eau, qui devient artificiellement chaude.

Le deuxiéme, qu'on peut admettre, ſe tire de l'agitation continuelle de toutes les parties de cette tetre ſuperieure, de laquelle chaque corps tire ſa naiſſance, qui peut occaſionner cette matiere tres agitée, qui produit la chaleur, de s'unir, & de ſe ramaſſer en certains endroits, où elle peut exercer ſon activité particuliere; & en ce cas, comme elle agit ici ſur les matieres combuſtibles, là-bas elle peut commencer une chaleur, l'augmenter, & la continuer ſur une certaine quantité de matiere diſposée à recevoir ſon mouvement, qui doit durer avec la même force, autant de tems que durera l'agitation naturelle de la terre, ſans aucun autre aliment, s'alimentant d'elle-même par une pareille matiere, qui arrive de tous côtez.

En troiſiéme lieu on peut accuſer les raïons du Soleil de la production de cette

chaleur : car bien qu'ils ne ſoient pas ſuffiſans par la matiere ſubtile, qu'ils portent, d'échauffer à pareil degré les eaux, qu'ils trouvent ſur la ſurface de la terre, ni celles, qui ſont amaſsées dans la terre interieure, par la raiſon, que cette matiere n'y peut être ſuffiſamment arrêtée, & que l'eau aïant ſes parties embarraſsées de l'air, elle ne reçoit pas ſi aisément ſon mouvement, que celles, qui ſont ſeulement diſposées à être transformées en eau, & qui ſont déja à peu prés d'une pareille matiere, mais inſuffiſante à produire la chaleur, juſqu'à ce qu'il s'y en trouve aſſez par le concours de celle des raïons du Soleil : elle peut, dis-je, ſe multiplier ſuffiſamment, lorſqu'elle eſt arrivée à ce corps, qui diſtingue le milieu de la terre, & qui eſt ſi compacte, qu'il empêche, que cette matiere, qui vient des raïons du Soleil, n'aille plus loin ; de même qu'elle empêche celle du centre d'en ſortir trop abondamment, & par ce moïen la fait rejaillir & s'unir juſqu'au point, qu'elle eſt ſuffiſante pour produire la chaleur des eaux, qui ne ſont pas ſuſceptibles, étant

ainſi produites, d'une alteration conſiderable, juſqu'à ce qu'elles ſoient par leur ſortie, exposées à un plus grand air, qu'elles ne le ſont dans leurs conduits.

Cela me paroît d'autant plus vrai, qu'il eſt facile d'expliquer leur force, leur égalité, & leur continuité, en n'admettant que ce principe unique de chaleur, ou de la cauſe de la chaleur. Et cette hypotheſe peut ſervir à rendre raiſon de la production des métaux, des mineraux, des ſucs concrets, des vegetaux, & des animaux.

Car on ſçait, que les principes de tous ces corps ſont tres minces dans leur naiſſance, & qu'ils n'abondent, que par le concours de la matiere, dont ils ſont formez, qui reçoit en y arrivant, le même mouvement, qui les a commencé, s'y figure par la tranſcolation, & tâche d'éloigner les parties qui ſont contraires, ſuivant l'exigence de chaque corps.

Et l'on ne dira pas, que le ſang dans l'homme ſoit plûtôt ſang, qu'il n'eſt chaud; ou dans les poiſſons, qu'il ſoit plûtôt froid, qu'il n'eſt ſang; que la matiere de l'urine ne ſoit ſalée, qu'aprés qu'elle eſt

filtrée, & que les ſueurs, & les larmes ne ſoient naturellement chaudes, ou froides.

CHAPITRE IV.

De ce que les Eaux chaudes contiennent en general; & ſi elles doivent être proprement appellées, Minerales, Sulfureuſes, Bitumineuſes, Nitreuſes, &c.

IL n'y a point de changement dans les corps, qui ne ſe faſſe par un échange de leurs parties; & cet échange ſe peut faire de trois manieres.

La premiere, quand les parties d'un corps s'échapent, vont auprés d'un autre, & y demeurent ſeulement comme appuïées, ſans mêler leur activité propre, ni leur exiſtence particuliere, avec celles du corps au voiſinage, & à l'intervalle des parties duquel elles ſe trouvent; & pour lors c'eſt une ſimple Mixtion.

La deuxiéme, quand les parties d'un corps s'entrelaſſent ſi étroitemẽt avec celles d'un autre corps, qu'elles s'y transforment, & transfigurent de telle façon, que

leur activité, & leur exiſtence particuliére, ne ſont plus qu'une même cauſe, ou un même principe d'action, plus ou moins fort, ſuivant la quantité & la qualité de ces parties étrangeres; & c'eſt ce qu'on peut appeller Altération.

La troiſiéme arrive, lorſque les parties d'un corps retiennent entre elles, & avec quelques autres, qu'elles rencontrent, une union ſuffiſante pour ſe mouvoir d'un mouvement, qui leur eſt propre & particulier, & forment, ſuivant la victoire qu'elles ont l'une ſur l'autre, un corps d'une même, ou d'une differente eſpece; & c'eſt ce qu'on peut appeller Generation, & qui a fait dire, que la corruption d'une choſe devient la generation d'une autre.

Cela ſupposé, il s'agit dans ce Chapitre d'examiner, de laquelle de ces trois manieres les Eaux chaudes ſont affectées, & ce qu'elles contiennent.

Pour y reüſſir, il convient rappeller ce que j'ai dit de la nature des Eaux, & en même tems réfléchir, quels corps, ou matieres peuvent être transformées, tranſfigurées, ou ſimplement mêlées avec elles;

afin de pouvoir conclure, ſi elles en épouſent les qualitez, & ſi elles doivent être proprement appellées du nom de ces corps étrangers, qui autrement pourroient être ſeulement compagnons de leurs cours. Je me ſuis perſuadé dans le Chapitre précedent, que la chaleur communiquée à une eau froide contenuë dans un baſſin exposé au feu, ne conſiſtoit que dans la continuation de la chaleur du feu, que je crois être une matiere tres ſubtile, & violemment agitée, qui neceſſite les parties de l'eau à ſe mouvoir ſur leur centre de tous côtez, & l'une contre l'autre, en retenant leur fluidité, qui n'eſt point empêchée par l'éloignement que fait le feu de certaines parties de l'air, qui tenoient celles de l'eau appuïées ſeulement en long l'une à côté de l'autre, ſans pouvoir ſe mettre dans le mouvement, qu'elles reçoivent du feu.

Et ce qui m'a déterminé à cette pensée, c'eſt que la nature n'a pas beſoin de deux principes differens de chaleur, pour la communiquer à toutes les matieres qui en ſont ſuſceptibles, quoi que d'une maniere

differente, conformément à la diſpoſition des corps, dans leſquels elle eſt introduite. Ses ouvrages ſortis d'une même main, guidez par le même ordre, ſe reſſemblent toujours, & n'ont ordinairement qu'un même principe; & quand on tâche de les développer, ils doivent être crûs ſimples, & executez par les plus courts moïens; parce que la nature abrege ſes voies, & que rarement elle les multiplie.

De plus, en ſuivant ce que les ſens nous montrent, on remarque, que la matiere peut être diviſée, juſqu'à n'en être plus ſuſceptible, quoi qu'elle ne ceſſe pas d'être, & juſqu'à ne pouvoir plus determiner, quelle figure elle retient alors; mais ſeulement qu'elle eſt encore plus menuë, que ne peuvent être grands les pores, & les diſtances, que laiſſent les parties des autres corps, tout unis qu'ils puiſſent être; & qu'il peut arriver, que ſe trouvant plus comprimée par ſon abondance, ou par la compreſſion des corps, dans leſquels elle ſe rencontre, & qui arrêtent par ce moïen ſon mouvement, elle ſe reünit en figure ronde, comme l'air; ou en longue, com-

me l'eau; ou en aiguë, comme le ſel; ou enfin en irréguliere, & tres empêchante, comme les corps durs & compactes, & demeure cependant ſujette à être de nouveau rompuë par le choc des autres corps, & particuliérement par l'action du feu, qui n'étant rien autre que le mouvement tres précipité d'une matiere ſubtile, qui fait circuler les parties, qu'elle détache des corps, ſuivant le plus ou le moins d'oppoſition qu'elle y rencontre, les diviſe de noûveau en des pareilles, les faiſant choquer l'une contre l'autre, & augmente par ce moïen ſon volume, & ſon activité.

Et de cette transformation de matiere ſubtile en parties groſſieres, & de groſſieres en matiere ſubtile, & de celles qui ſont de figure ronde, plus ou moins grandes, & d'autres plus ou moins empêchantes, qu'un mouvement different agite, & fait differemment aſſembler, naiſſent tous les corps ſoûterrains, & aëriens, & qui ont tous une actitude, & une éxiſtence particuliére, mais toujours ſujets à une alteration, par les parties qui leur viennent, & qui tombent des autres corps.

Enſuite de quoi il n'eſt pas permis de croire, que les Eaux chaudes étant un corps diſtinct de tous les autres, même des froides, comme je l'ai avancé, tout ce qui leur vient des corps ſoûterrains, leur eſt étranger, & accidentel, ſoit qu'on les appelle Mineraux, à cauſe de la mine, dont on les a tirez, ou tels autres qu'ils puiſſent être, étant pour la plupart d'une nature à ne pouvoir être mêlez que tres difficilement avec les eaux chaudes.

On peut compter parmi ceux-là tous les metaux, dont les ſoufres ne ſe ſeparent que tres difficilement, à cauſe de leur forte connexion, qui vient de la mutuelle complication de leurs particules, & qui ne cedent qu'au marteau, ou à une fuſion violente, telle qu'on ne pourra jamais ſuppoſer de l'activité des Eaux chaudes.

Et leur ſeul paſſage au travers de ces metaux, ne peut pas leur communiquer pendant des ſiécles, ce que des conduits de pareille matiere ne leur communiqueront pas pendant un an, quoi que pourroient dire quelques Chymiſtes, que la

pillule perpetuelle ne diminuë aucunement de ſon poids, nonobſtant qu'elle ait été priſe pluſieurs fois; non plus que les taſſes, ou les gobelets de Regule d'antimoine, dans leſquels ont fait infuſer le vin, pour le rendre émetique. Il eſt vrai que la diminution en eſt tres petite; il ne ſeroit pas neanmoins difficile de la faire remarquer, lors qu'on les a pris ou rendus vingt ou trente fois, & que l'infuſion du vin a été faite autant de fois, puis qu'ils ne purgent plus tant, & qu'ils paſſent ſans faire grand effet. L'on peut dire auſſi, qu'en la place des parties ſubtiles les plus diſſolubles, qui s'en détachent pour faire la purgation, & le vomiſſement, il s'y introduit quelques corps étrangers, de même qu'il arrive quand on calcine l'antimoine au Soleil.

La même raiſon ſubſiſte pour les recremens metalliques, ſoit qu'on les diſe poreux, ou compactes.

L'antimoine, qu'on dit composé d'un ſuc mercuriel, & d'une terre ſaline, eſt auſſi dur & compacte, que les autres metaux; & quoi qu'on croiroit Quercetan,

qui dit, *in tetrad. cap. 31.* qu'on peut en tirer, & préparer ſix cens ſortes de bons remedes, pourroit-on croire pour cela, que l'eau chaude lui puiſſe être un diſſolvant, pendant que nous voïons, qu'un Artiſte ſe ſert d'un tres grand feu, pour l'obliger à communiquer ſes proprietez, en changeant la figure de ſes parties, que perſonne n'a encore eſperé juſqu'ici d'une ſimple exhalaiſon de ce metal?

A l'égard des mineraux ſimples, tels que ſont les ſels foſſiles, l'alun, le vitriol, le nitre, &c. ou les inflammables, comme le ſoufre, le bitume, & les ſucs concrets : comment pourroient-ils laiſſer tomber une quantité de leurs parties dans les eaux chaudes, au moment qu'elles paſſent à leur voiſinage, ou dans leurs intervalles? & que cette chûte de ces parties minerales ſoit faite ſi à propos, qu'il n'en tombe pas plus d'un jour, qu'en un autre, & que ce qui en tombe, ne diminuë rien de ces mineraux pendant tous les ſiécles?

Car ſi on veut dire, que la nature a ſoin de reproduire autant de ces mineraux,

qu'elle en dépenſe, pour ſe conſerver cette décoration d'avoir des eaux chaudes ; ne pourra-t-on pas répondre ? qu'il lui coûteroit moins de les faire d'abord chaudes, telles que nous les recevons ; & elle agiroit en cela comme dans ſes autres productions, pour le moins auſſi admirables, telles que ſont, ſans aller plus loin, ces mineraux, ſans qu'on lui veuille encore donner la peine de les débroïer tres methodiquement avec ces eaux.

Enfin la préſence de ces mineraux eſt inviſible dans les eaux chaudes, & dans leurs analyſes, autre qu'un ſel ; ils ſont autant cachez aux ſens, qu'incompréhenſibles à la raiſon : ce ne ſont donc que des êtres ſans aveu, des vains titres, & ſuppoſez, & des jeux d'imagination, qui ne doivent faire préferer l'autorité des Anciens au témoignage de ſes yeux.

Car quelle plus forte preuve de ſuppoſition, que la contrarieté, où ſont tombez les Artiſtes, touchant l'eſpece & la qualité de ces ſubſtances, que l'analyſe de ces eaux leur a donné ? Ils s'en excuſeront ſans doute ſur l'infidelité du feu, & ſur l'in-

constance des experiences chymiques, qui ont leur caprice, entre les mains même, & sous les yeux des Maîtres de l'Art, quoi que dans les mêmes circonstances.

Mais il ne s'agit pas ici de la foy, pour donner son aveu, & son imagination à de pareilles découvertes, qui ont cependant gâté, & prévenu beaucoup d'esprits.

C'est l'idée de sel, qu'on s'est fait, dit le sçavant Mr. Hecquet, qui est cause des erreurs, ou l'on vit à cet égard. Au mot de sel, on se figure d'abord quelque chose de salant, de nitreux, de vitriolique, d'alumineux, &c. parce que ces differens sels passent ordinairement pour simples, & principes, ce qui n'est pas; puisque ce ne sont que des assemblages & des combinaisons salines, des sels déguisez, c'est qu'il est plus aisé de baptiser des sels, que de les définir, & de donner des noms, que des idées; c'est cependant par l'idée de ce qui est veritablement sel, qu'on juge de ce qui est tel par art, ou par nature.

Par Sel, on doit entendre des particules roides, & fines dans leur tissure, unies dans leur surface, uniformes dans leur figure,

d'une maſſe, & d'un volume imperceptible, qui ſont dans les concrétions ſalines, qui s'en forment, ce que les unitez font dans les nombres, ou dans les ſommes, qui en réſultent : car comme pluſieurs unitez font un certain nombre, pluſieurs de ces particules ſalines des ſels primitifs, étant unies, font les ſels ſecondaires, comme l'alun, le nitre, le vitriol, &c.

Ces ſels primitifs ſont par conſequent les ſels principes, les ſels originaires, les ſemences de tous les autres ſels.

Ces ſels principes ne ſalent point, comme font les ſels ſecondaires, & compoſez ; & quand ils ſeroïent capables de le faire, par la raiſon qu'un ſel composé perd ſa ſalure dans une liqueur, quand il eſt parfaitement brisé ; le ſel de nos eaux de Plombiere y étant parfaitement brisé, ne leur a dû donner ni odeur, ni ſaveur, leſquelles ne viennent, que lors que les ſels ſe ſont rendu ſenſibles, en ſe r'approchant plus les uns des autres : & ces ſels primitifs ſont capables en general, étant r'approchez, de former des ſels ſecondaires, tels que les nitres, les aluns, les vitriols, & tous les au-

tres, de quelle espece ils puissent être.

Ce n'est pas que je veuille avancer, que les Eaux chaudes de Plombiere soient exemptes de toute mixtion des corps étrangers; elles seroient plus privilegiées que les froides, & que tous autres corps; mais seulement je voudrois établir, que ce qu'elles contiennent aprés leur premiere formation, leur est étranger, & accidentel, & que ce n'est que dans ce sens, qu'on pourroit les appeller bitumineuses, sulfureuses, dans la supposition qu'elles aïent veritablement quelque portion, qualité, ou effet du soufre, ou du bitume, qu'elles auroient reçu dans leur cours.

Ce qui est tres difficile à se persuader, en faisant attention à la grande difficulté qu'il y a de mêler artistement les parties de ces mineraux graisseux avec les eaux chaudes.

Car le soufre mineral, qui est le sujet de l'acide, & qui est composé de deux substances, si on enflamme sa partie grasse, la partie saline se convertit en acide; & le bitume étant un suc gras, & épais, dont en certains endroits on fait usage comme

du

du charbon, & en d'autres, comme en Sicile où il eſt liquide, on s'en ſert pour les lampes, paroiſſent peu propres à ſe mêler avec l'eau.

Ainſi ſans vouloir trop raiſonner ſur la difference des parties des corps onctueux, qui doivent être plus aplaties, que celles des liqueurs plus déliées, on experimente la peine qu'il y a de mêler l'eau avec les huiles, & matieres graiſſeuſes, bien loin de les y pouvoir diſſoudre, l'eau n'étant leur diſſolvant; & ne voit-on pas l'huile de Petreole ſortir pure, & toute ſeule de la fente des rochers, où paroiſſent des eaux?

Outre que les flammes de cette fontaine en Dauphiné, dont j'ai parlé, prouvent que la partie inflammable du ſoufre ne ſe communique pas, comme celle qui eſt acide, pendant tout le tems qu'elle eſt embarraſsée dans ſon corps graiſſeux, & ſi l'on tient le ſoufre dans l'eau, il ne lui communique preſque rien, même il la rafroidit; & ſi l'on veut, qu'il ſoit enflammé dans les entrailles de la terre, l'acidité qui en doit tomber dans les eaux, devroit

les rendre acides, ce qui ne se remarque pas.

Pour ce qui est des sels secondaires, on experimente, qu'ils n'entrent dans l'eau, qu'à une certaine quantité d'une même espece, & que lors qu'elle en est imbuë, il n'y en entre plus, à moins qu'il ne soit d'une autre espece; ce qui doit persuader, que lors que les pores de l'eau, & la figure des sels secondaires sont contraires, il n'y sont plus introduits.

Et ceux, qui ne reconnoissent que l'acide, & l'alkali, pour principes actifs de toutes choses, comprenant sous le même nom les sels fossiles, le commun, le gemme, l'alun, le nitre, le vitriol &c. pourroient bien avancer, generalement parlant, que les eaux chaudes en sont en partie imprégnees : mais il leur reste à determiner, comme je tâcherai de le faire dans l'Article suivant, celui des sels qui peut donner aux Eaux chaudes de Plombiere toutes les proprietez qu'elles ont, à produire de si merveilleux effets.

Et quand même on accorderoit gratis, que les eaux se seroient chargées dans leur

cours de quelque peu de ſel alumineux, nitreux, vitriolique, &c. il ſeroit toujours tres difficile d'établir comment les miniéres de ces ſels, de même que je l'ai dit du ſoufre, & du bitume, pourroient être ſi longtems conſervées, malgré la quantité de leur ſel, qu'elles en tranſmettroient journellement à nos eaux: mais n'aïant ni odeur, ni goût pareils, quoi qu'elles aïent quelques rapports, & effets ſemblables dans aucunes de leurs préparations & analyſes; on ne peut pas pour cela ſeul les appeller du nom ſpecifique d'alumineuſes, de nitreuſes, ou de vitrioliques, parce que ces ſortes de ſels, de même que le commun, qui ſe trouve en montagne, ou qui eſt diſpersé parmi la terre, ne retiennent aucunement, s'ils viennent une fois à ſe mêler avec les eaux, leur premiere figure, ni leur qualité ſpecifique, & par conſequent ils ne peuvent faire appeller les eaux de leur nom, aprés qu'ils ont reçû une nouvelle diſſolution, & filtration des eaux chaudes.

D'ailleurs, les experiences, que l'illuſtre Academie des Sciences de Paris a fait de

plus de quarante Eaux, qu'on dit minerales, tant froides, que chaudes de la France, & celles, ausquelles j'ai assisté des Eaux de Plombiere, n'ont jamais fait connoître, qu'aucune de ces Eaux contienne un sel, qui puisse être appellé specifiquement du nom d'alumineux, de nitreux, de vitriolique, &c. Ce que le Sieur Duclos, qui en a fait un excellent recueil par ordre de cette Academie, n'auroit pas obmis.

Mais puis qu'aprés leur évaporation, il y reste un sel si inconnu, à cause des differentes filtrations qu'il a reçu avec le mouvement des eaux, qu'on ne peut pas asûrer, s'il est immédiatement des eaux des mers, ou s'il est fossile, ou aërien;

Il y a de la raison de croire, que ce sel leur devient special, & particulier, de la même façon que chaque mineral, chaque vegetal, & chaque animal a le sien propre, & special aprés sa formation, sans qu'on doive s'inquiéter plus loin, de sçavoir, si ce sel, qui donne l'être, & la consistance à un tel corps, a été auparavant un sel de mer, fossile, ou aërien; ou si, com-

me le reste des choses, les sels changent de figure, de nom, & de proprieté à l'exigence de chaque corps.

On peut donc croire, que les Eaux chaudes de Plombiere reçoivent à leur naissance un sel, qui n'est pas different de celui, qui est propre, & qui convient à chaque generation des corps en particulier, d'où il puisse venir; & si tôt qu'il entre dans leur formation, il leur devient propre, & naturel, & fait leurs proprietez, comme je vais tâcher de l'expliquer dans le Chapitre qui suit.

CHAPITRE V.

De ce que contiennent les Eaux chaudes de Plombiere.

C'Est se commettre à l'indignation de ceux, qui se sont naturalisé les termes de soufre bitumineux, & de bitume sulfureux (mots à la verité qui n'ont que le specieux, & rien de réel, quand on en suit l'explication, & que quelques-uns appliquent aux Eaux de Plombiere) que de

négliger ces expreſſions, pour ſuivre pas à pas ce qui me paroît vrai-ſemblablement y être contenu, aprés avoir remarqué, que les mineraux, dont le vulgaire les veut imprégnées, ne peuvent y être, ni leur communiquer par conſequent leurs qualitez, & qu'ils ſeroient même inſuffiſans par leur quantité, à fournir ſi long-tems, & ſi réguliérement à leur cours.

Cette erreur eſt allé ſi loin, qu'on débite à Plombiere, que ces mineraux, quoi que confusément mêlez dans la ſubſtance de ces Eaux, appointent ſi juſtement leurs proprietez particulieres, qu'ils emportent la maladie, pour laquelle on les dit ſpecifiques ; pendant que les autres, qui s'y trouvent avec eux, demeurent oiſifs, attendant que leur tour vienne d'en guérir une autre.

Mais qu'il ſoit permis de pouſſer l'abſurdité, on ſera toujours obligé de ſpecifier, lequel de ces mineraux agira ſur une telle maladie, & dans quel degré, & état de la maladie il devra être appliqué : puiſque ces eaux ſe preſentent avec une uniformité de préparation, d'action, & de vertu.

Et on a encore plus de tort d'appuïer ce ſentiment de l'odeur de ſoufre, qu'on dit ſentir prés du Bain des Gouttes; puiſque chacun ſçait, qu'une odeur à peu prés pareille, eſt ordinaire à pluſieurs autres égoûts, & bouës corrompuës, ou croupiſſantes, éloignées de toutes eaux minerales, par la fermentation, & la réſolution des parties volatiles, qu'on veut nommer trop generalement (ſoufre,) qui ne ſont que l'effet de toute ſorte de putrefactions; ou à raiſon de ces pierrailles inflammables, dont on a parlé.

On s'eſt de plus figuré, que l'eau de ce Bain des Gouttes étoit plus ſulfureuſe, que les autres, où il ne s'y ſent point de pareille odeur, & parce qu'on la veut dire auſſi aucunement onctueuſe: reçuë dans ſon baſſin, cela ſe pourroit avouër, parroiſſant telle par ſon croupiſſement, & par la craſſe quelquefois des baignans, ou par l'amas, & délaïement de quelque limon: mais non pas à la ſortie de ſa ſource.

Raiſon, qui a fait perdre la veritable idée, qu'il faudroit s'en faire: puiſque ſuppoſé qu'elle parût, ou qu'elle fût on-

ctueuse ; tout ce qui est onctueux, ne l'est point par le soufre : d'autant qu'il ne peut être dissout, ni délaïé dans l'eau, n'étant permis d'ignorer, qu'on emploie l'esprit de vin à la dissolution des substances résineuses, bitumineuses & sulfureuses.

On n'oseroit appeller sulfureuse l'eau savonneuse, qui est froide, quoi qu'on la croïe de même plus onctueuse, que celle de ce bain : parce que sans doute le mêlange, qui la rendroit telle, ne pourroit provenir, que des sucs doux, gluans, & mous sur lesquels cette eau passe, & en charrie des molécules.

Et c'est peut-être le ridicule de cette pensée, qui a fait qu'on a appellé ces Eaux Balsamiques, pour vouloir les dire spiritueuses, volatiles, amies, & familieres à notre chaleur naturelle : mais ce mot, pour pompeux qu'il soit, ne dit rien, & ne peut contenter ceux qui en voudroient suivre l'étymologie, & réfléchir serieusement sur l'effet des eaux, qui est de dégager les parties de ce qui les embarasse ; & l'on ne se persuadera jamais contre ce que l'on voit, qu'on ne vienne à Plombiere,

que pour conſerver la ſanté, & qu'il ne faille une activité plus grande, que celle du baume, pour operer les cures frequentes, & deſeſperées, qui s'y font.

Il eſt vrai, qu'il y a du plaiſir à voir la conſiſtance de ces eaux, dont le cours, & la chaleur ſont toujours égales. Cette conſiſtance n'eſt pas plus tenuë, ni plus tranſparente dans les communes les plus pures; elle les rend de couleur claire, & criſtaline dans leurs ſources, & dans les baſſins, où elles ſont reçuës, juſqu'à y diſtinguer aiſément la tête d'une épingle de ſa pointe, quoi que de trois à quatre pieds de profondeur.

Elles ont moins d'odeur rebutante à boire, que l'air façonnier d'une Dame n'en marque aux premiers verres, que ſa répugnance gracieuſe en témoigne: puis qu'elles n'odorent ni ſoufre, ni ſalure, & qu'elles ſont plus potables, que ne le ſeroit une eau froide échauffée.

Et même plus chaudes, & plûtôt elles ſont beuës, plus agréables elles ſont; & il faut avoir le goût plus fin qu'un autre, pour y en trouver un de ſalin, ou quelque autre goût mauvais.

Dans le grand nombre des ſources, il ſe trouve de ces eaux, dés le premier degré de tiédeur juſqu'à l'excés de chaleur; & de celles-ci, les habitans s'en ſervent pour peler tres aiſément les têtes, & les extrêmitez des animaux, & plus promptement, que d'une eau bouillante. Leur ſeule fumée provoque la ſueur dans les étuves, & leur quantité fournit à remplir le grand Bain dans ſeize heures, & les autres Bains en peu de tems.

Les autres eaux, qui tiennent un milieu, ſont potables, & les moindres ſont négligées; les plus chaudes ſont encore plus legeres, que les potables; & celle-ci plus legeres, que les froides les plus pures.

C'eſt là, qu'il y a plaiſir à entendre raiſonner non ſeulement le vulgaire, mais des gens qui s'eſtiment Philoſophes, viſitant ces fontaines. L'un dira: Il y a du fer, l'autre du plomb, l'autre du ſoufre, l'autre du bitume, l'autre de l'alun, l'autre du vitriol, l'autre du nitre, qui ſont les mineraux, qu'aucuns prétendent admettre dans les eaux naturellement medicinales.

Chacun en dit ce qui lui vient en pen-

sée, quelquefois même, ceux qui prétendent les connoître, ou qui se croïent entendus en ces matieres, disputeront de la nature du mineral d'une fontaine, assurant que dans l'une il y a plus de soufre, & dans l'autre plus de nitre, ou d'alun, &c.

Il n'est pas difficile de juger, que cette difference de sentiment, vient de la differente disposition des organes du goût, & de l'odorat, qui sont frappez plus ou moins agréablement des atomes qui s'exhalent de ces eaux, ou d'une pure imagination.

Tout l'exterieur de ces eaux ne nous apprend rien, ou peu, de ce qu'elles contiennent; & on ne réussit guéres mieux en les analysant; puisque les analyses chymiques sont souvent trompeuses, & qu'elles sont peu propres à nous découvrir ce qu'il y a dans les mixtes.

Car de les précipiter, l'adhésion du précipitant altere notablement la figure, la couleur, l'assiete, la grandeur, & la quantité de leurs parties.

On doit encore craindre, comme il ar-

rive, que par l'évaporation, les parties volatiles, qui ſont leur plus grande efficacité, ne s'envolent, & n'en laiſſent que des groſſieres, & de tres alterées, ſur leſquelles il eſt auſſi difficile de tabler juſtement, que ſur celles qu'on ſepare par une diſtillation, ou par la calcination. Par d'autres épreuves ſur les eaux, & d'autres examens tres exacts, que j'ai vû faire dans le lieu par de tres habiles Medecins, & que j'ai auſſi fait en particulier, comme des infuſions en icelles, de bois de Breſil, de mirobolans, d'écorce de grenades, de noix de galle, de roſes, de feuilles de chêne, de ſirop violat, &c. on n'y a remarqué autre teinture que celle qui arrive dans l'eau commune; ni aucune efferveſcence, ni précipitation par le mêlange d'elles avec les alkali fixes, ou volatils.

On s'eſt donc tourmenté en vain par ces moïens, à en vouloir penetrer l'eſſence, à en démêler les principes, à en ſeparer les parties, à en meſurer les figures, en un mot, à définir & connoître ce qu'elles contiennent: toutes recherches, qui renferment plus de vanité, que de raiſons,

plus de préſomption, que d'utilité: des réflexions plus ſimples auroient plus utilement guidé.

Il eſt cependant tems d'avouër, qu'aprés l'évaporation de nos Eaux chaudes de Plombiere, il y reſte une matiere, ou terre legere, de couleur grisâtre, quelque peu ſalée, & en ſi petite quantité, qu'à peine vingt livres en donneront-elles le poids d'un gros, laquelle, ſi elle eſt diſſoute, filtrée, & évaporée juſqu'à ſec, retient veritablement le goût & l'apparence d'un ſel, qui ne fait aucune efferveſcence avec les alkali, mais ſeulement avec les acides, que l'on ne peut toutefois appeller sûrement du nom particulier d'aucun ſel, pas même de ſel gemme, quoi qu'à peu prés pareil: bien moins du commun, du nitreux, du vitriolique, d'alumineux, &c.

D'où l'on doit conclure, que c'eſt veritablement un ſel de differente eſpece de ceux qu'on leur attribuë, & qui eſt préparé, élaboré, & formé par la diſpoſition, & par le mouvement, qui ſont propres & naturels à nos Eaux chaudes, ſans ſe mettre en peine de quelle eſpece de ſel il ait pû être auparavant.

De même qu'il ſeroit inutile, & hors d'œuvre , de rechercher trop curieuſement, quel ſel en particulier concourt à la generation de tous les corps, leſquels reçoivent dans les entrailles de la terre, les ſels, qui font leur conſiſtance, & qu'on peut croire avec probabilité ſe former tous des parties les plus roides & moins fléxibles, qui compoſent l'eau, qui contient leur principe, & qui eſt leur propre miniere, ſuivant l'exigence, & la diſpoſition de chaque corps, & des matrices où elle fluë.

Etant donc perſuadé, que le ſel, dont nos Eaux chaudes ſont chargées, leur devient ſpecial & particulier, par l'élaboration qu'il ſoufre du mouvement, qui cauſe leur chaleur; je dis, que les Eaux chaudes de Plombiere ſont imprégnées dans leur formation, & par leur cours, d'un ſel propre, & ſpecial, de la qualité des eſprits aëriens, tres ſubtil, tres penetrant, & chargé d'une matiere argileuſe, alkaline, & tres volatile.

Par la raiſon, qu'étant differemment mû & agité du mouvement de cette ma-

tiere ſubtile, qui produit leur chaleur, il ſe briſe, ſe raffine, s'éguiſe, & ſe rend aucunement plus flexible, plus doux, & plus accommodant à la chaleur naturelle des corps, & par là occaſionne, & facilite la tranſpiration, ſi neceſſaire à toutes les cures.

C'eſt auſſi le moïen le plus ordinaire, que ces Eaux emploient par les voies des ſueurs, & des urines, pour donner leur efficacité, qui eſt plus ou moins grande, ſuivant la diſpoſition, qu'elles rencontrent: le mouvement de la chaleur, qui porte leur ſel plus aisément dans toutes les parties du corps, qui le reçoivent, étant plus propre que tous autres, à les rendre efficaces, par l'uſage methodique & régulier, qu'on en doit faire, ſuivant les differens états des maladies, auſquelles ce ſel ainſi préparé, & porté ſi naturellement, peut convenir, comme je le dirai dans le Chapitre ſuivant.

Et pourquoi aller chercher plus loin, avec autant de peines que d'incertitude, comme je l'ai ci-devant fait voir, par la réfutation que j'ai donné des autres ſenti-

mens, l'efficacité des Eaux de Plombiere ailleurs, que dans le ſel, que la nature leur prépare ſi particuliérement, & ſi utilement, non pas par le mouvement, qui fait leur fluidité, & qui eſt commun aux eaux froides, mais par celui que j'ai dit, qui faiſoit leur chaleur, & qui leur eſt autant naturel, étant chaudes, que celui de leur fluidité, juſqu'à ce qu'il ſoit alteré par un air plus violent, qui les ſurprend à leur ſortie ?

CHAPITRE VI.

Des effets des Eaux chaudes de Plombiere, & à quelles maladies elles ſont propres.

IL s'enſuit de ce que j'ai dit dans le Chapitre précedent, que les parties argileuſes, & ſalines, dont ſont imprégnées les Eaux chaudes de Plombiere, étant de figure longuette, & aiguë, & ſe trouvant nâger dans une ſuffiſante quantité de matiere ſubtile, déterminée à un mouvement circulaire & concentrique; les

les ſalines ſont obligées, en obſervant entre elles leur fluidité, de tournoïer ſur leur milieu, ou ſur leurs pointes, comme celles du ſalpêtre enflammé ; & ſe faiſant par ce moïen un intervalle de l'une à l'autre, qui eſt rempli par cette matiere, qui les entoure, elles ne peuvent, qu'elles ne s'entrechoquent, en ſe gliſſant l'une contre l'autre : c'eſt pourquoi elles deviennent plus courtes, plus menuës, plus flexibles, & par conſequent plus penetrantes, & plus propres à ſe faire jour, & à ſe dilater ; & s'il arrive qu'elles s'amaſſent en nombre ſuffiſant pour établir une conſiſtance, elle eſt poreuſe, & alkaline.

Cette préparation naturelle du Sel, dont j'accuſe ces eaux d'être chargées, eſt ſi convenable, & ſi proportionnée par ſa qualité, & par ſa quantité, qu'étant introduit intérieurement, & appliqué extérieurement, il paſſe, & eſt tranſmis par le mouvement, qui produit leur chaleur dans toutes les parties du corps, mettant le ſang en état de forcer les reſiſtances, & d'ouvrir les voies, comme

par autant de petits coins, qui s'inſinuent, qui diviſent, & qui ouvrent partout, où il ſe trouve, s'alliant, & ſe joignant à la chaleur naturelle, à qui il donne tous les ſecours néceſſaires, dont elle a beſoin, ſoit pour ſe relever d'une infirmité, ſoit pour ſe conſerver en ſanté.

Et comme ce ſel, ſans ceſſer d'être ſel, eſt extrêmement briſé, & ſubtiliſé par le mouvement, par la chaleur, & par le cours de ces eaux, il y a peu d'obſtructions, qui arrêtent, ou qui empêchent ſa penetration, & qui ne cedent enfin à ſon activité, continuée par un prudent, & avisé uſage.

Et par la raiſon, qu'il donne à ces eaux toutes les propriétez, que tous les autres ſels foſſiles, vegetaux, & animaux peuvent avoir, ſuivant leur eſpece, & leur préparation, il fait, qu'une ſeule cauſe produit un nombre extraordinaire de differens, & merveilleux effets, en continuant ſon action du centre à la circonference, ou de la circonference au centre, ſuivant l'application, la diſpoſition des corps, & l'uſage de ces eaux.

On n'entreprend pas un détail juſte, & entier de leurs effets, la poſterité en découvrira toujours des nouveaux ; & ceux qu'on a obſervé, que je rapporte ici, pour les avoir vû pendant vingt-cinq ans, que j'ai pratiqué ces Eaux, ſoit dans differentes maladies, ſoit dans leurs differens degrez, paſſent l'imagination.

Je dirai encore, que les cures, qu'elles operent, par le bon uſage qu'on en doit faire, ſuivant les differentes diſpoſitions, qui ſe preſentent, font connoître, que le ſel, que ces eaux contiennent particuliérement, agit avec plus d'efficacité, plus de douceur, & plus generalement, que tout autre ſel, contenu dans la plûpart des Eaux chaudes de l'Europe.

Car priſes interieurement, elles échauffent, par leur chaleur naturelle, & rafraîchiſſent à la ſuite, en détruiſant la cauſe, qui produit la chaleur dans les corps. Elles abſtergent, diſſoudent, penetrent, digerent, inciſent, ſubtiliſent les humeurs, réveillent, & fortifient la chaleur naturelle, amaigriſſent les trop replets, rempliſſent les maigres, &c.

Et je puis aſsûrer, que pendant le long tems, que j'ai donné mon miniſtere aux Malades qui s'y ſont rendus à chaque ſaiſon, pour uſer de ces eaux, j'y ai vû guérir, ou beaucoup ſoulager, tant par leur boiſſon, que par les bains, douches, & étuves, pris avec methode, & ſecondez de remedes en certaines occaſions, un nombre extraordinaire de perſonnes, de celles même, qui en pouvoient peu eſperer, par la grandeur, la durée, & la rebellion de leurs infirmitez.

Elles enlevent les douleurs de tête periodiques, & inveterées, provenantes d'humeurs froides, ou de chaleur d'entrailles, les migraines, les vertiges, les paralyſies particulieres, & univerſelles, même avec perte de ſentiment, & de mouvement, ſi on en uſe un long tems, quand elles viennent de cauſes internes; ſi de cauſes externes, comme de froid, de chûte, elles ſe guériſſent en peu de jours.

Ces eaux ſont efficaces pour la memoire affoiblie par trop de pituite, contre les convulſions, & les mouvemens convulſifs, les tremblemens de tête, de bras, & de jambes.

Les humeurs froides s'y fondent, & les ſuperfluës s'y conſument.

Les fluxions ſur les yeux, cauſées d'humeurs âcres, & ſalées, l'aveuglement de pluſieurs mois, par une ſuite de couche, les ſurditez récentes, les bruits, & les ulceres d'oreilles, la contorſion de la bouche, les douleurs de dents, y ſont enlevées; & on y a vû rétablir le goût, & l'odorat, perdus, ou dépravez.

Les fluxions âcres, & ſubtiles ſur les poûmons, la toux ſeche, la difficulté de reſpirer ſympatique, ou par embarras de phlegmes épais, & viſqueux, les inflammations de la gorge, s'y ſont trouvées ſouvent guéries.

La douleur de poitrine s'y évanoüit, de même que les palpitations de cœur, cauſées d'un ſang groſſier, & lent, ou de vapeurs d'entrailles.

L'enrouement inveteré s'y perd, l'extinction de voix de pluſieurs années, & rebelle à tout autre remede, s'y eſt pluſieurs fois réparée; la ſoif exceſſive s'y éteint.

Les maigres par une vicieuſe habitude

de tout le corps, y ont récuperé de l'embonpoint; & on y a vû déſécher, & réduire en juſte groſſeur les trop replets.

Si leurs effets ſe font admirer dans pluſieurs incommoditez les plus deſeſperées, c'eſt ſur-tout dans celles de l'eſtomac, où elles agiſſent avec plus d'efficacité, par une experience journaliere: car on peut aſſûrer, qu'il n'y a gueres de douleur d'eſtomac, de rafroidiſſement, de chaleur, de langueur, de colique, de foibleſſe, celle même cauſée de poiſon, de devoïement, d'indigeſtion, d'embarras de bile, d'engluement de phlegmes viſqueux, de hoquet, de dégoût, de vomiſſement, qu'elles n'emportent; elles en diſſipent les vents, rendent l'appetit perdu; elles le conſervent enfin, comme tous les autres viſceres, dans une bonne & parfaite diſpoſition.

Ces Eaux ſont ſingulieres contre les obſtructions du foie, de la ratte, & des entrailles; en amoliſſent les duretez, & les tenſions, contre leur intemperie chaude, & froide, & contre la melançolie.

Elles ſont d'un prompt ſecours à tou-

te ſorte de coliques, humorales, bilieuſes, venteuſes, convulſives, & nephretiques.

Elles enlevent toutes fiévres intermittentes erratiques, & inveterées, & en empêchent la récidive.

Elles purifient le ſang, en adouciſſent l'âcreté, & la ſalure, le ſubtiliſent, guériſſent les flux hépatiques récens, les lienteries, les diarrhées; elles procurent d'ailleurs la liberté d'un ventre trop ſerré; elles tuent & chaſſent les vers.

On y a vû des cachexies, des hydropiſies generales, & particulieres enſuite de fiévres, ou ſans en être précédées, ſe guérir, de même que des flux immoderez, & des douleurs d'hémorrhoïdes.

Elles provoquent ordinairement les ſueurs, & les urines, emportent les douleurs des reins, en chaſſent le pus, les glaires, le ſable, & la gravelle, comme de la veſſie: on y a vû des pierres de la groſſeur d'un petit haricot, jettées par des hommes, & d'autres peſans deux gros par des femmes. Elles guériſſent leurs ulceres, provoquent l'urine ſupprimée, ou

diminuée, en corrigent l'ardeur & l'acrimonie.

Elles fortifient les lombes, dont la foibleſſe met les malades dans l'impuiſſance de marcher, & les dégagent; elles arrêtent la perte de ſemence involontaire.

Elles ſont excellentes aux vapeurs, & aux ſuffocations de mere, à ſes douleurs, à ſon gonflement, à ſon relâchement: elles en diſſipent les duretez, & les tumeurs récentes, préviennent l'avortement, & facilitent les couches. Elles la fortifient, & ſes ligamens, provoquent les régles diminuées, ou ſupprimées, en guériſſent les pertes exceſſives des rouges, & des blanches, délivrent des pâles couleurs, & de beaucoup d'autres incommoditez, particuliérement celles qui proviennent de couches fâcheuſes.

Elles rendent les femmes fécondes: car ſi elles ſont tardives à concevoir, ou ſi elles ne conçoivent pas aprés un long tems de mariage, ſuppoſé qu'il n'y ait rien qui empêche la conception, comme des cauſes de ſterilité, qui ne ſe peuvent corriger, & qui ſe rencontrent quelque-

ſois dans aucunes, qui paroiſſent d'ailleurs aſſez ſaines;

L'experience fait voir aſſez ſouvent, que l'uſage de ces eaux a produit immédiatement aprés, l'effet qu'on ſouhaitoit, qui a été heureuſement ſuivi d'autres. Ces eaux échauffant la matrice, la déſéchant & la fécondant, la diſpoſent à la conception, ſouvent même d'enfans mâles plûtôt que de femelles, quand on s'en ſert méthodiquement, & conformément à la néceſſité du ſujet, en boiſſon, en bains, & en maniere de douche d'une ſource, qu'il ſemble, que la nature a donnée & diſposée exprés à cette fin. Il s'y paſſe peu de ſaiſon de chaque Printems, & d'Automne, ſans exemples, & ſans effets; d'autant que par l'uſage de ces eaux, la matrice, animée & échauffée d'un feu nouveau, & ſi conforme au naturel, fomente avec plus de chaleur, & réduit ſes ouvrages en acte plus parfait: ce qui ne doit point répugner, nonobſtant les belles & differentes idées qu'on a pû avoir juſqu'ici de la maniere, & des moïens, par leſquels la conception ſe fait,

qui ſont d'autant plus incertains, qu'ils ſeront à jamais inconnus, quelles recherches on en puiſſe faire.

Car il eſt sûr qu'on a vû depuis peu d'années en Madame la Comteſſe Amiledy de Carlinkfort, réſidente alors à Nancy, en Madame la Comteſſe d'Armſtat de la Lorraine Allemande, tres incommodée d'ailleurs, en Mademoiſelle Coné de Châtel ſur Moſelle, & en Mademoiſelle Perrin d'Epinal, qu'étant ſtériles aprés quantité d'années de mariage, elles ont eu, par l'uſage de ces eaux, le bonheur d'avoir des garçons, & d'autres enfans à la ſuite, y en aïant pluſieurs autres dans les païs voiſins, qui ont eu le même ſuccés.

Leur uſage détruit, & prévient les douleurs de rhumatiſme univerſel, & particulier, causé ſur-tout des injures du tems, celles des gouttes, & des ſciatiques récentes, ſoulagent les inveterées. Elles fortifient les bras, les genoux, & les jambes, impotens, & tremblans par dépôt d'humeurs, les rétabliſſent ſouvent en leurs premieres forces, en ôtent les douleurs,

celles des vertebres, & des jointures; fortifient les nerfs affoiblis, amolissent les retirez, & les contracts, sur-tout lors qu'on y joint leur usage exterieur, quand la nécessité le requiert.

Au moïen duquel, elles déséchent les fistules lacrimales, & celles des autres parties; elles mondifient les ulceres pourris, & sinueux, les rongeans, & serpentans; les cicatrisent, sans autre secours d'onguent, ou d'emplâtre, qu'on rejette alors; elles enlevent la carie des os avant une totale corruption, les nettoïent, & les réparent, consument les superfluitez des ulceres; elles résoudent les tumeurs froides, les simples, & les malignes, les tûfs, les nœuds, les duretez récentes dans les chairs; dissipent les crampes; elles font r'ouvrir les cicatrices fermées, lors qu'il se trouve dans la partie affligée quelques corps étrangers, qu'elles chassent, & les cicatrisent aprés; elles guérissent les contusions, & les contractions, les rélaxations, & les foiblesses des jointures, des nerfs, & des autres parties causées, tant de cause interne, que d'externe.

Elles éteignent les éresipeles, les squinances, les brûlures, les feux volans; elles guérissent toute sorte de galle universelle, & particuliere, les dartres rebelles, les prurits, & les démangeaisons du cuir, les morphées; elles consument les ongles, & les taïes des yeux, résoudent le sang extravasé, adoucissent les douleurs de dents, de tête, de colique, de goutte, & de rhumatisme.

Ce n'est pas avec tout cela trop en dire, que de donner à nos Eaux ce qu'on leur avouë generalement en Lorraine, en France, en Allemagne, & en Suisse.

Et ce qui est encore remarquable, c'est que de trois à quatre cent personnes, qui y accourent chaque saison, dés la condition la plus élevée jusqu'à la plus basse, il ne se trouvera pas, que dans vingt, ou trente ans, il y soit arrivé un accident de mort, qui puisse être imputé à ces Eaux, lesquelles ont été honorées de la presence des Rois, des Ducs nos Souverains, des Ducs, & Marêchaux de France, des Duchesses de Baviere, & de Cleves, des Seigneurs Cardinaux, d'Archevêques, d'Evêques,

& d'autres Prélats, des Princes, & d'autres grands Seigneurs, & Dames de la plus haute qualité, qui y ont été chercher, & cherchent encore aujourd'hui leur guérison, ou leur soulagement, ou la conservation de leur santé.

Et la plûpart de ces personnes s'en sont retournées tres soulagées, ou entiérement guéries, & se sont loué d'avoir trouvé à Plombiere, ce qu'elles avoient inutilement cherché ailleurs, étant charmées de la maniere douce & aisée, dont ces eaux agissent ordinairement par les voies des sueurs, des urines, & des crachats, ou d'une insensible transpiration.

Et à raison de leur legereté, quand on ne les rend pas sensiblement, elles n'embarrassent point le corps pour l'ordinaire par leur quantité, quoi que beuës tres copieusement.



CHAPITRE VII.

A quelles indiſpoſitions les Eaux chaudes de Plombiere ne conviennent pas.

UN remede, tout ſouverain, & univerſel qu'on le puiſſe dire, ſouffre toutefois ſes exceptions dans quelques maladies, auſquelles ſon activité, ou ſa maniere d'agir aideroit plûtôt à leur progrés, qu'à les enlever.

Et il ne ſeroit pas même de la prudence, de ſuivre l'experience, qu'on dit avoir de quelques guériſons, qui ont paru deſeſperées, pour les riſquer indiſtinctement toutes, au préjudice de la vie du ſujet.

Et parce que j'ai dit, que l'efficacité des eaux conſiſtoit dans le tranſport d'un ſel ſpecifique, & tres agité;

Je crois, que ces eaux ſeroient inutiles, ou contribueroient plûtôt à de certaines indiſpoſitions, qu'à les emporter, parmi leſquelles on peut compter l'épilepſie, la phtiſie, l'hydropiſie formée, le crachement habituel de ſang, la reſpiration

courte idiopatique, les abcés de foie, & de la ratte, les inflammations de poitrine, & les ſchyrres inveterez.

Les Bains nuiroient à toute ſorte d'inflammations internes, à toutes fiévres continuës, aux intemperies chaudes, & ſeches des entrailles, & dans toutes les indiſpoſitions, qui y ont du rapport.

Et d'autant que la chaleur naturelle eſt foible dans les petits enfans, & les décrepits, je douterois, que l'activité de ces eaux ne la ſuffoquât, quoi que j'aïe vû des enfans de deux ans tombez en chartre des cuiſſes, & des jambes, dans une impuiſſance de ſe ſoutenir, y trouver un entier rétabliſſement, & des perſonnes tres âgées en ſupporter aſſez facilement l'uſage: je ne les conſeillerois pourtant pas aux perſonnes d'un âge avancé, s'ils manquoient de forces, ou qu'ils tombaſſent aiſément en défaillance.

Et par la raiſon, que leur ſel échauffe, & déſeche, aidé de leur chaleur, leur bain ne convient pas à ceux, qui ſont d'un temperament chaud, & ſec, & qui ſont ſujets à des violens, & fréquens

vertiges, ou qui ſont maigres, & exte-nuez à l'excés par maladie.

Et ceux qui ſont trop replets, ſujets aux fluxions, & aux hemorragies, d'une poitrine étroite, d'un col court, de tête groſſe, remplie de pituite, & qui ont l'eſtomac farci de bile, doivent craindre les bains, & n'en uſer qu'avec bon conſeil, & beaucoup de précaution.

Au ſurplus, je n'entre pas dans le ſentiment de ceux, qui pour avoir vû, diſent-ils, des perſonnes attaquées du venin vérolique par quelques prémices galantes, ou de la verole, tomber dans de fâcheux accidens, ou mourir, l'attribuent ſans autres raiſons, & mal à propos, à la boiſſon, & aux bains de ces Eaux.

Parce que je n'ai pas obſervé pendant les dernieres Guerres, qu'il arrivoit à Plombiere par année, plus de cinq cens Soldats malades, entre leſquels, ſans doute, il y en avoit pluſieurs atteints de ce virus, qu'aucun s'en ſoit trouvé plus mal, ou qu'il en ſoit mort.

Et ſi l'on convient, comme ils font, que la boiſſon & l'étuve profiteroient con-

tre

tre les atteintes premieres de ce mal, qui participent de ce ferment virulent, capable également de s'exalter par l'action des Eaux, & de se communiquer plûtôt à la masse du sang ;

L'on doit tout à fait convenir, que la methode la plus sûre, que l'on tient pour traiter ce mal, commençant par des purgations, des bains, des alimens humectans, & des tisanes sudorifiques pendant les premiers jours, qui ont tout le rapport possible à la même fin, pour laquelle on use de la boisson, & des bains de nos Eaux chaudes; on pourroit avec raison, & sureté plus grande, les préferer, si l'on les avoit à portée, & on les y emploieroit tres utilement.

Quoi que véritablement, elles mettent en mouvement ce ferment, qu'elles rendent souvent les douleurs plus aiguës, en réveillant le mal, si la négligence des malades n'étoit jusqu'à ne prendre ensuite aucun bon conseil, & à refuser les remedes nécessaires pour le detruire; entêtez peut-être de la fausse opinion d'un mauvai connoisseur, qui ne sçait distin-

guer les douleurs véroliques, de celles d'un rhumatiſme, ou d'autres.

Il faut même qu'ils avouënt, que la boiſſon, & les étuves, qu'ils approuvent pour les prémices de ce mal, ſeroient tres à craindre, s'ils n'étoient ſuivis de remedes convenables; puiſque ce virus n'étant encore dans ſa force, pourroit s'aigrir également par l'exaltation, & l'activité de ſon ferment, & ſe communiquer à l'habitude du corps.

CHAPITRE VIII.

Des Bains de Plombiere, & de leur uſage.

CE qui ſe préſente ici à conſiderer, c'eſt l'antiquité de ces Bains, leur ſtructure ſinguliere, la maniere d'en uſer, & à quoi ils ſont bons.

Leur antiquité paroît par le ciment extraordinaire, dont on voit la ſortie de leurs conduits être revêtuë, de même que la capacité, & les contours des Baſſins, juſqu'à quatre à cinq pieds dans la ruë; ce ciment dans les eaux les plus

chaudes ne s'étant jamais déperi : car où il y en paroît en quelques endroits, qui ne ſont pas couverts de pierres de taille, pour achever la beauté, & la commodité de ces Bains, on ne peut pas juger, qu'ils aïent été faits par d'autres, que par les Romains.

Et les Médailles qu'on y a trouvé de tems à autre, qui portent d'un côté l'éfigie des Empereurs lors regnans, & de leurs Idoles, le font préſumer.

Outre que la ſtructure du dehors des maiſons, par les galeries de pierres ouvragées qu'on y voit, ce ciment, & les formes des Baſſins, ne peuvent être plus revenantes à celles, qu'ils ont ſuivi pour la conſtruction de leurs Bains à Rome, où l'uſage en a été ſi commun, que tant pour les hommes, que pour les femmes, on en comptoit du tems de Titus, de Paul Emile, & de Diocletian, plus de huit cens publics, ou particuliers, qui ſervoient à délaſſer leurs Soldats de leurs fatigues, ou à des plaiſirs immoderez, qui ont été bannis des nôtres, dés le regne paiſible de nos Auguſtes Souverains.

Les Orientaux, & les Mahometans, n'en ont pas perdu l'uſage, quoi qu'ils n'aïent pas l'avantage d'avoir des Bains d'Eaux chaudes naturelles, de l'efficacité de celles de Plombiere, qui excellent de toute maniere, particuliérement quand leurs effets ſont ſoûtenus de la boiſſon, à tous ceux qui ſont dans l'Europe.

Et ſi le concours déja incroïable des malades de France, d'Allemagne, de Suiſſe, & d'ailleurs, n'eſt pas encore plus grand, cela ne peut arriver, que du défaut de connoiſſance de leurs proprietez, ou parce qu'ils ne ſont pas à portée de ceux qui les conſeilleroient, ſi l'interêt, ou l'envie ne les en détournoient.

La ſtructure n'arrête pas moins l'admiration, que leur ancienneté : car à commencer par le plus grand Bain, qui eſt le plus chaud, il ſe preſente d'abord au milieu du Bourg, en forme d'un gros Navire, à la profondeur du haut de la ruë, d'environ ſeize à vingt pieds de large, & pavé tout du long de ſes deux côtez, en grands carreaux de pierres taillées, pour la plus grande commodité des Baignans.

On trouve ce Bain avoir cent pieds de longueur, trente-neuf de largeur, & quatre de hauteur, que ces eaux mouillent; qui ſont diſtingués par autant de degrez de la largeur de quinze poûces, & de la hauteur de dix, pour faciliter les perſonnes à prendre le bain à demi corps, ou à corps entier, ou à laver ſeulement les jambes; & le plus haut degré, que l'on tient à ſec par l'écoulement continuel de ces Eaux, quand elles ſont arrivées où on les ſouhaite, eſt large de deux pieds, pour que la perſonne, qui reçoit les Baignans à leur ſortie, puiſſe plus aisément les couvrir d'un manteau, pour laiſſer tomber les linges mouillez, & ſe rendre à leur auberge.

Sur tout le contour de ces degrez, il y a des murailles de pierres de taille, de la hauteur d'un côté de ſept pieds, & de l'autre un peu moins, ſuivant l'élevation des ruës, que cette muraille ſurpaſſe de trois à quatre pieds, pour en rendre l'aſpect plus agréable, & uniforme, y aïant cependant deux ouvertures.

L'une au deſſus de ce Bain, pour y deſ-

cendre au moïen de douze degrez tres propres, & tres faciles, au milieu deſquels en deſcendant, il y a une porte de ſix pieds de large, ornée au deſſus en 1717. d'un beau grillage de fer doré en partie, qui ſert de ſoûtien aux Armes de Leurs Alteſſes Roïales, pour perpétuer la mémoire des ordres qu'il leur a plû donner, pour la réparation, l'ornement, & la commodité des Bains, & du lieu.

L'autre deſcente de ce Bain eſt au deſſous, un peu moins large, avec une porte, & ſix degrez tres propres, au bas d'une Tour de pierres de taille, où on a auſſi conſtruit un Horloge pour le réglement des heures de la boiſſon, & des bains.

Le deſſus de ce Baſſin ſe termine par une petite enfonçure en carré, qui le fait appeller, la Couronne du Bain, aux côtez de laquelle, & ſur les deux avances dans le Baſſin, il y a deux pyramides de pierre ouvragée, de la hauteur de dix pieds, qui jettent dans le milieu deux robinets d'Eau chaude, de la groſſeur du doigt, dont l'une eſt ſi chaude, qu'elle ne ſert, qu'a aider à remplir le Baſſin,

avec une ſource tres abondante au bas d'icelle, qui jette gros comme le bras une Eau aſſez chaude pour y faire cuire des œufs.

La Fontaine de l'autre pyramide, y eſt conduite du Bain du Chêne, qui eſt potable comme à ſa ſource, & ſert pour y recevoir la douche : au bas de laquelle il y a encore une autre ſource tres chaude, & tres abondante, auſſi à la profondeur du pavé.

Outre ces ſources, il y en a encore deux autres auſſi tres chaudes, mais pas ſi abondantes ; l'une à côté du milieu de ce Bain, & l'autre au bas d'icelui, ſans en compter pluſieurs autres, qui ſont en differens endroits de ſon fond.

Et à côté vers le Midi, & dans l'enfonçure au haut de la muraille, on y conduit une Fontaine tres abondante d'Eau extrêmement fraîche, qui coule, ou non, quand il n'eſt pas néceſſaire, pour moderer les Eaux de ce Bain, ſuivant l'exigence.

Le fond de ce Baſſin eſt également revêtu ſur le ciment, d'un pavé tres uni,

un peu panchant, pour donner lieu aux Eaux d'écouler toutes, quand on le vuide par un conduit, qui eſt dans le bas, & en peu de tems, étant aſſez gros; lequel étant refermé, le Baſſin qui eſt balaïé deux fois la ſemaine, ou plus, s'il eſt beſoin, comme une ſale, ſe trouve rempli dans ſeize heures.

Aux deux côtez, & dés le deſſus des murailles, il y a un toît avancé ſur les eaux, & ſur les degrez, d'environ dix pieds, ſoûtenu dans les eaux par des bois élevez de douze pieds, qui diſtingue des loges aſſez larges, & en ſuffiſance par leur nombre de dix-huit de chaque côté, pour les Baignans, qui s'y trouvent à même heure, & qui ont la commodité de poſer des linges qu'ils ne veulent pas mouiller, dans des petites enfonçures faites proprement, & par exprés dans les murailles. Le reſte du Baſſin eſt ouvert, pour que les vapeurs, quand elles ſont abondantes, ſe tranſpirent facilement, ſans incommoder les Baignans.

Le deuxiéme, qui eſt moins chaud, à qui le vulgaire avoit donné le nom du

Bain de la Reine, pour y avoir vû une Ducheſſe de Lorraine, Reine de Sicile, s'y baigner, & qu'on appelle aujourd'hui mieux, le Bain des Dames, puiſqu'il appartient en propriété, au Collége de l'Inſigne Egliſe Collegiale & Séculiere de Remiremont, composé de plus de ſoixante Dames de la premiere qualité, autant diſtinguées par leur pieté, qu'elles ſont illuſtres par leur naiſſance, & qui voïent ordinairement le Sang Roïal, ou Souverain éclater chez elles dans la Perſonne de leur Dame Abbeſſe, comme on l'admire encore aujourd'hui dans la pieté ſinguliere, & les éminentes vertus de Son Alteſſe Séréniſſime Madame la Princeſſe de Liſlebonne, qui a ſuccedé à Son Alteſſe Roïale Madame la Princeſſe Charlotte-Elizabeth-Gabriële de Lorraine, digne Fille de Son Alteſſe Roïale Leopold I. aujourd'hui heureuſement régnant.

La capacité, ou l'enclos de ce Bain, n'eſt à la verité, que de vingt-neuf pieds de longueur, & vingt & un de largeur, & le Baſſin en rond, de cinquante de circuit, même au deſſus du cinquiéme de-

gré ; & il ne mouille que juſqu'au quatriéme. L'Eau chaude, qui y fournit, ſort d'une ſource, qui quoi qu'elle jette naturellement rez le pavé du Baſſin, en fait cependant élever ſes eaux fort abondantes par deux tuïaux, qui en donnent chacun gros comme le poûce, & qui ſont potables, & reçûës dans le Baſſin cimenté, pavé, & facile à vuider, & nettoïer, comme le grand Bain. Elles y ſont moins chaudes ; ce qui fait que les perſonnes, qui ne ſouffrent pas ſi aiſément celles du grand Bain, choiſiſſent celui-là, qui eſt à l'abri des injures du tems, à la faveur d'un Pavillon ſoutenu de baluſtrades de pierres, pour donner iſſuë aux vapeurs, & pour être fermé, quand les Dames, qui y viennent à couvert de leur maiſon voiſine, le trouvent à propos. Il eſt éloigné du grand de nonante pas, & il eſt ſitué de l'autre côté de la riviere, & du Midi.

Le troiſiéme, qui eſt tres temperé, & qui pour n'avoir été fréquenté ci-devant, que par des pauvres, & des goutteux, a reçû le nom de Bain des Pauvres, ou des

Gouttes, eſt ſitué au bas du Bourg. Il eſt fréquenté à preſent indiſtinctement de toutes perſonnes. Il eſt ſi temperé, qu'il n'eſt d'uſage pour l'ordinaire, que ſur les neuf, & dix heures du matin, ou les aprés-dînées, dans un tems doux & chaud.

Il a vingt-ſept pieds de longueur, & vingt & un de largeur en carré. Il y a trois degrez de contour, dont deux mouillent. Il eſt cimenté, & pavé proprement comme les autres, & ſi facile à vuider, & à remplir, qu'il peut l'être deux fois par jour, pour tenir les Eaux du Bain plus nettes.

La ſource principale eſt de diametre de ſept poûces & demi, & à profondeur du pavé, d'un pied huit poûces, qui donne l'eau à gros bouillons. Il y en a une deuxiéme aſſez conſidérable à l'endroit, où le Bain ſe vuide; & de plus, deux autres petites, qui jailliſſent à travers les carreaux du pavé. Les eaux en ſont douces, & quelque peu plus que tiédes. Le Baſſin au reſte eſt commode, & tenu tres décemment, comme le précedent.

Il eſt couvert d'un Pavillon propre, où il y a trois grandes lucarnes, & il eſt enfermé de murailles de pierres de taille dans ſon contour, pour y être à l'abri de l'air. Il eſt éloigné du grand Bain de cinquante pas.

Le quatriéme qu'on nomme, le Bain du Chêne, eſt tenu à ſec pour la commodité des Bûveurs. Il eſt carré, de ſeize pieds en longueur, ſur quatorze de large, entouré de Baluſtrades de pierres ouvragées, & couvert en Pavillon. On y entre par deux portes, miſes aux deux coins, pour faciliter l'entrée, & la ſortie au grand nombre de Bûveurs, qui s'y trouvent ſouvent à mêmes heures, & on y deſcend par deux degrez, pour s'approcher d'un Baſſin de pierre en rond, de l'épaiſſeur de quatre poûces, à deux pieds de diametre, élevé de trois, revêtu de ſon couvert de pierre, qu'on ferme ſous clef, dans lequel les Eaux chaudes d'une ſource tres abondante, s'élevent, & fourniſſent deux tuïaux de la groſſeur du poûce à ce nombre de Bûveurs.

C'eſt la même Eau, qu'on conduit à

une des pyramides du grand Bain, de laquelle on boit dans le beſoin, & qui y ſert aux douches. Il eſt cimenté, & pavé comme les autres, éloigné du grand de trente pas.

La maniere d'uſer de ces eaux, & le tems qu'on doit commencer à baigner à corps entier, ou à demi corps, ne peuvent être reglez, que par la nature du mal, & par ſa rebellion.

Reguliérement on boit quelques jours avant de prendre le bain. Si on ne boit pas, on ne doit y entrer, qu'aprés l'eſtomac vuide de tous alimens, & avec précaution.

Le matin, les forces étant plus grandes aprés le repos, me paroît plus favorable, que l'aprés-dînée, à moins d'une raiſon contraire, ou qui oblige à deux bains par jour.

On doit s'y accoutumer peu à peu dés un quart, ou démie heure, juſqu'à une, ou deux. En certains cas, on doit commencer la boiſſon, & le bain, le même jour; & à moins que la maladie ne preſſe, on n'y va que deux heures aprés le lever du Soleil,

ou environ le même tems aprés la boiſſon, ou lors que les eaux ont paſsé en partie, ou commencé à bien paſſer par les urines, ſi on préfere de les rendre par cette voie plûtôt que par les ſueurs, que le bain excite; & ſoit qu'on le prépare en Chambre, où qu'on le prenne dans les baſſins des Eaux, on ne doit pas y reſter, juſqu'à s'expoſer à une foibleſſe, mais ſeulement juſqu'à une ſueur reçuë, ou commencée.

Il faut conſulter ſes forces, & ſi le bain étant utile à une partie du corps, il ne nuit pas à l'autre: la diſpoſition du ſujet en doit faire la regle, de même pour y boire, ſi la ſoif preſſe; & ſi ce doit être de l'eau chaude, ou de la ſavonneuſe, du vin trempé, ou de la tiſane.

Si encore on doit commencer par l'uſage d'un bain doux, pour continuer utilement par un autre plus chaud, lors qu'il y a lieu de croire, qu'étant trop temperé, il ne ſoit inutile à la maladie; quoi que tous les bains aïent leur efficacité particuliere, même en toutes ſaiſons, quand le mal preſſe.

Le détail des maladies que ces bains en-

levent, aïant déja trouvé place dans le Chapitre VI. de la proprieté des Eaux, on peut les y voir; étant hors d'œuvre de les rappeller ici.

Le tems de baigner écoulé, on ſe doit rendre à ſon logis, pour y recevoir les ſueurs dans le lit, & ſe faire eſſuïer à la maniere ordinaire, de laquelle les hôtes ſont tres intelligens, & diligens dans ces ſortes de ſervices, auſquels ils ſont accoutumez. Je leur en remets les ſoins, en les priant de grace, d'obſerver de ne pas preſſer les ſueurs à l'excés en toutes rencontres, ſe conformant aux avis que les Malades en auront pris, & ſans vouloir ſe licencier de donner ſans connoiſſance de cauſe, pendant, ou aprés les ſueurs, bouillons, boiſſon, ou autres alimens, à moins qu'ils ne leur ſoient conſeillez; ſe ſouvenant, qu'il eſt plus à propos de chercher ce qui eſt plus neceſſaire aux malades, que de leur plaire au préjudice de l'efficacité des bains, & de leur ſanté.

CHAPITRE IX.

Des Etuves de Plombiere, & de leur usage.

LEs Etuves, de même que les Bains, ont leur ſtructure particuliere, leur uſage ſingulier, & leur proprieté ſpeciale.

Elles ont la forme d'un caveau de pierres de taille cimentées, élevées en voûte de la hauteur de ſix à ſept pieds, & d'un contour à contenir ſix à ſept perſonnes à la fois, avec une porte, que l'on tient fermée, pour arrêter les vapeurs, qui émanent d'une ſource auſſi chaude que l'eau bouillante, qui coule abondamment au bas d'icelles, & de laquelle les eaux ſubſiſtent quelque tems dans un baſſin couvert d'ais percez & ouverts ſuffiſamment pour donner paſſage aux vapeurs, qui rarefiant, & ouvrant les pores du cuir, donnent dans ſon enceinte une chaleur, qui provoque en peu de tems une ſueur aux perſonnes qui y entrent, & s'y tiennent aſſiſes & deshabillées au deſſus des eaux.

Les

Les Païs, où les eaux ne ſont pas chaudes à pareil degré, ne jouïſſent pas de cet avantage; & Plombiere a été conſeillé, par les meilleurs effets, qu'on a remarqué d'une Etuve, qui eſt tres ancienne, d'en faire une deuxiéme pour la commodité d'un grand nombre de perſonnes, qui s'en ſervent preſentement ſuivant l'exigence du mal, & pour prendre la plus ou la moins chaude, & pour profiter d'une ſource jailliſſante à dix pas du grand Bain, mais ſi abondante, qu'elle donne preſque plein le contour d'un chapeau, de l'eau auſſi chaude qu'aucune autre, laquelle ne ſervoit, par ſa ſituation profonde, qu'à l'uſage commun des habitans, & qui eſt éloignée de l'ancienne de cent pas.

Leur uſage tendant à même fin que celui des bains, eſt égale en bonté; & il arrive ſouvent, qu'elles achevent en certaines maladies, ce que les bains ont commencé.

Elles ſont profitables, & particulieres à ceux, à qui le bain eſt abſolument défendu, & qui ont cependant beſoin de ſuer; ou à d'autres, qui ne le peuvent endurer, & ſouffrent bien l'étuve, qui y

peut ſuppléer en beaucoup d'occaſions.

Il y a auſſi des incommoditez, où elles conviennent mieux ; les malades les ſupportent quelquefois plus facilement, étant moins incommodes aux foibles, aux vieux, & aux femmes délicates, qui veritablement, à la premiere fois qu'elles y entrent, ne ſçauroient manquer de témoigner quelque répugnance d'abord à la vuë de ces vapeurs, dans leſquelles il convient ſe plonger, quoi qu'on en puiſſe moderer l'effroi, ou en ſoutenir plus aisément les vapeurs, en laiſſant la porte un peu entr'-ouverte, ou en ouvrant quelques petites fenêtres, qui ſont faites en l'ancienne, en partie exprés, pour y prendre plus ou moins d'air ; leſquelles ſervent auſſi à expoſer dés le dehors quelques parties affligées à leurs vapeurs, ou en ſortir la tête, le corps y étant, pour reſpirer un air plus libre. Toujours eſt-il vrai, qu'on y entre la deuxiéme fois plus aisément, & qu'enfin on eſt bien-aiſe de ſe voir dans une ſueur par tout le corps, & pour ainſi dire, juſqu'aux bouts des cheveux, qui ſemble emporter avec elles la maladie que l'on combat.

Il en faut cependant uſer avec la modération que j'ai dit, de la ſueur du Bain, & en obſerver la même methode, avant & aprés la ſortie de l'Etuve.

Car quoi que ces vapeurs ſemblent agir ſur les chairs de plus loin, que les eaux chaudes, & avec moins d'activité, puis qu'elles n'échauffent point ſi fort l'interieur, ni les viſceres; cependant elles penétrent aſſez avant, pour amolir, & relâcher les pores des chairs, & par ce moïen liquefier, & fondre les humeurs arrêtées, leſquelles ſortant toutes enſemble, repouſsées qu'elles ſont de la chaleur naturelle, ſemblent faire un déluge de ſueur, par la condenſation qui ſe fait des humeurs, qui ſe preſentent à ſortir, & des vapeurs de ces eaux, qui les rencontrent, & les excitent.

Il eſt aisé de voir de là, qu'elles ſont d'une proprieté ſpeciale pour enlever certaines maladies, auſquelles le bain ſeroit inſuffiſant, inutile, ou même préjudiciable, comme aux trop replets, pleins d'humeurs, & ſujets aux fluxions, aux vertiges, aux hémorragies, à la phreneſie, & à

ceux, qui ſont d'un temperament chaud, ſec, & bilieux; & l'eau chaude en bain, peut nuire, où un air ainſi échauffé ne nuira pas.

Que leur force étant inciſive, déterſive, & émolliente, avec une moiteur douce, attire au dehors, ce qui eſt plus caché, & enraciné au dedans des chairs, ou contenu ſous le cuir, qui cauſe des douleurs, des démangeaiſons, des prurits, des gratelles, & autres infections de la peau, le rendant fluide, & en état d'être pouſſé par les ſueurs.

Qu'elles ſont utiles aux diſpoſitions froides des chairs, aux nerfs endurcis, foulez, retirez, rafroidis, aux tumeurs molles de matiere froide, aux maladies, & aux douleurs cutanées, aux rhûmatiſmes, à la ſciatique, aux gouttes, & aux paralyſies.

D'ailleurs, qu'elles ſont ſuſpectes aux inflammations, & aux oppreſſions de poitrine, à la reſpiration courte, aux poûmons offenſez, & dans les défaillances frequentes.

Qu'elles peuvent quelquefois remplir

la tête par leurs vapeurs, troubler la vuë & l'ouïe; ſur tout quoi, l'avis du Medecin eſt néceſſaire.

CHAPITRE X.

De la Douche, & des ventouſes, & de leur uſage.

L'On ſe ſert à Plombiere du mot de Douche, pour exprimer la chûte des eaux chaudes ſur la partie infirme du corps. On choiſit un cuveau de bois, qui peut contenir quatre ou cinq ſeaux d'eau; on le perce dans le fond, pour y mettre un tuïau en maniere de robinet, qui donne gros comme le doigt.

Ce cuveau eſt ſuſpendu à la diſtance de deux, trois, quatre pieds, & plus s'il eſt beſoin, de la partie du corps, qu'on preſente à recevoir la douche des eaux qui y tombent, & qui y ſont ſubminiſtrées par des porteurs d'eau, qui ont ordre de les temperer, ſuivant l'exigence du mal.

Ils emploient ordinairement des eaux des plus chaudes, mélées au tiers, au

quart, ou à la moitié avec les potables, où avec celles qui sont reçuës dans les bassins. On la reçoit aussi immediatement des fontaines potables sur les chairs nuës, ou couvertes d'un linge clair, si on n'en peut souffrir la chaleur.

Ces eaux ainsi lancées, de la hauteur qu'on le juge à propos, peuvent être reçuës sur la partie du corps, pendant qu'on est assis dans le bain, ou dans les étuves, même sans être dans l'un ni dans l'autre, comme on voit souvent des personnes, qui ne presentent aux robinets des fontaines potables, ou sous ces cuveaux, que le bras, ou la main, la jambe, ou le pied, la nucque, &c.

Mais comme il n'y a aucune partie du corps, même les yeux, les oreilles, la bouche, la tête, qui n'y puissent être presentez utilement, la commodité est plus grande d'être au bain, ou à l'étuve.

J'ai observé, qu'à certaines occasions, qu'on les a reçuës trop chaudes, sur-tout au commencement qu'on s'en sert, elles ont rendu le mal rebelle à ne jamais guérir, bien loin de profiter aux malades;

parce que la chaleur des eaux d'abord trop violente, reſſerre plûtôt les pores des chairs, que de les ouvrir, & peut durcir le cuir, & épaiſſir les humeurs embarraſſantes, en reſoudant trop tôt, & trop promptement les plus ſubtiles.

Au contraire, quand elles ſont reçuës dans un degré de chaleur convenable au mal, & que leur activité penetrante eſt aidée par une chûte continuelle, on s'apperçoit, en frottant la partie affligée de la main, s'il eſt neceſſaire, les chairs voiſines du mal s'amollir, & s'échauffer, avec un ſentiment fourmillant, & trémulent.

Parce que ces eaux ainſi lancées de tous côtez, & aucunement retenuës, par leur refraction ſur la partie, amoliſſent, réſoudent, diſcutent, déséchent, échauffent & fortifient les parties du corps, qui ſont atteintes particuliérement d'indiſpoſitions froides, & inveterées, & en rétabliſſent les parties dérangées, en donnant iſſuë avec les ſueurs, aux humeurs étrangeres.

La douche pouvant donc être d'uſage à toutes les parties du corps, ſi toute la tête

ſouffre de catharre, de létargie, de céphalalgie, de vertiges, d'apoplexie, de mémoire affoiblie, on recevra ces eaux ſur le devant, & le ſommet de la tête, & ſur les rencontres des ſutures, mais avec précaution, la tenant aprés long-temps couverte, & les cheveux raſez.

Si la douleur n'eſt que ſur une partie de la tête, ce ſera elle qui recevra les eaux, ſi elle peut commodément, aprés l'avoir défendu d'un linge, ou d'une calotte d'éponge.

Si les nerfs ſouffrent, on doit preſenter la partie poſterieure de la tête, & la nuque; ſi l'oreille, ſi l'œil, ſi la bouche, la douche s'y recevra, & ſur les muſcles voiſins; & ſi dans ce tems, ou d'abord aprés, le ſommeil ſurvenoit, on doit y réſiſter; & ſi les ſueurs arrivent, il convient de les faire tôt eſſuïer.

Il faut s'y accoutumer peu à peu, de crainte d'échauffer d'abord trop, & de déſecher une humeur qu'on veut fondre & diſſiper.

Et c'eſt à quoi doivent faire attention les perſonnes, qui ſont atteintes de gout-

tes, de ſciatiques, de douleurs fixes, de tumeurs dures, & œdemateuſes.

Il y a des incommoditez, auſquelles il convient froter, remuer, tirer, ou contourner la partie, quand elle reçoit la douche, ce qui eſt ſans doute néceſſaire dans les muſcles, ou chairs imbibées, & gonflées d'humeurs, & lors que les tendons ou les nerfs ſont retirez, ou durcis, de quelle maniere cela ſoit arrivé, ſur des parties douloureuſes, ſur des louppes, des ganglions, des nœuds, des tumeurs froides, & fixes, des œdemateuſes, des ſcrophuleuſes, ou autres de pareille nature.

Mais celles, qui proviennent d'apoplexie, de paralyſie, de rhûmatiſme, ou de fluxions, ne le demandent pas; il ſeroit plûtôt nuiſible en ce cas.

La douche ſe prend à toutes heures, depuis le Printems juſqu'en Automne, & pendant un plus, ou moins long tems, ſuivant que les forces le permettent, ou que la nature du mal exige.

Elle convient au tintement, & aux ulceres d'oreilles, aux ſurditez, aux catharres, aux tremblemens, & aux foibleſſes

des parties. Elle échauffe l'eſtomac, s'il eſt froid, le fortifie s'il eſt débile, & aide par conſequent la digeſtion, & diſſipe la douleur causée de ventoſitez. Elle ſe donne auſſi à toutes les parties qui ont beſoin d'être échauffées, & fortifiées.

L'uſage des ventouſes eſt ancien, mais il pourroit être à Plombiere trop familier, ſouvent inutile, & à certaines occaſions nuiſible.

C'eſt pourquoi le ſentiment du Medecin ſur la neceſſité, ou le lieu de leur application, n'eſt pas à négliger.

Elles s'appliquent, ſoit celles qu'on nomme cornets, ou celles qui ſont de verre, avec plus ou moins de feu, ou ſans feu, & preſque toujours ſur des parties charnuës; car ſi on veut en mettre ailleurs, elles ne doivent être que tres petites.

La petite flamme qu'on allume dedans, au moment qu'on les applique, eſt cauſe par ſa penetration dans les chairs, que ces chairs, qu'elles comprennent, ſont attirées dans le col de la ventouſe, qu'elles clouent, pour ainſi dire, ſur la partie, par u-

ne monticule de chair, qui avance, non pas par la crainte du vuide, comme d'aucuns croïent, mais parce que les parties ignées, qui n'ont pû s'échaper que par cet endroit, prennent la place de celles des chairs, & les obligent par ce moïen à se gonfler, & à s'élever dans la ventouse, en s'ouvrant, & se dilatant suffisamment, pour faciliter seulement l'issuë de quelques humeurs voisines.

Si elles sont scarifiées, les extrêmitez des arteres qui sont coupées, donnent le sang contenu dans le voisinage de leur application, laquelle seroit plus sensible, si elle n'étoit moderée par la chaleur du bain, ou des étuves, ou d'une autre, qui en approche.

La quantité, qu'on en applique, quelquefois inutilement & scrupuleusement à la fin des eaux, donne de l'horreur par la quantité de sang qu'elles attirent.

Je ne les crois pas cependant tout à fait inutiles aux douleurs de tête, aux migraines, aux inflammations, fluxions, & rougeurs des yeux, & du visage, aux suppressions, & au défaut des regles du sexe, à

leur trop grande perte, aux hemorrhagies, aux hemorrhoïdes trop coulantes, ſupprimées ou douloureuſes, & à toutes fluxions, où il s'agit de divertir, de déſecher, d'arrêter, & d'attirer les humeurs vagues, & impétueuſes ; au ſanglot, au vomiſſement, & au battement de cœur, aux vapeurs hyſteriques, aux galles, aux coliques venteuſes & nephretiques, aux commotions, perverſions, & précipitations de la matrice, aux morſures & piqueures envenimées. Elles peuvent ſuppléer même aux ſaignées dans les fiévres malignes, & à autres certaines occaſions, ſi le Medecin le juge à propos.

CHAPITRE XI.

Des accidens, qui peuvent ſurvenir dans l'uſage des Eaux de Plombiere.

TOutes ſalutaires que ſoient ces Eaux, leur uſage peut être ſuivi de quelques accidens, qu'on ne doit attribuer, qu'à l'inſurmontable indiſpoſition du ſujet, ou à l'irrégularité de les prendre.

Ce qui ſe remarque particuliérement, quand on s'y expoſe dans les maladies, auſquelles j'ai dit qu'elles ne conviennent pas, & quelquefois même dans celles qui paroiſſent legeres.

Quand l'uſage en eſt long, & négligé, de même qu'il peut arriver dans celui de tous les autres remedes; quand on mépriſe ce qu'un bon conſeil feroit obſerver, & qu'on blâme ceux, qui pour en recevoir un bon ſuccés, s'y attachent, en ſe flattant trop ſur leurs propres forces, ou ſur la maniere douce dont ces eaux agiſſent; prévenus encore, que ſi elles ne font pas de bien, rarement font-elles du mal: oui, ſi l'on excepte ceux, qui les prennent à leur phantaiſie, irréguliérement, & avec excés, qui enſuite ſont contraints de recourir au ſecours de la Medecine.

L'interêt, & l'honneur de ces Eaux m'obligent d'avertir en general, que ſi dans leur uſage il arrive que l'on ſe trouve foible, ou trop fatigué, on doit l'interrompre d'un, de deux, ou de trois jours.

Que l'appetit ſoit perdu, diminué, ou dépravé, ou qu'une foibleſſe, une douleur

d'estomac, un hoquet, un vomissement surviennent, il faut reflêchir, si c'est l'excés de ces eaux, qui les cause; & alors, il faut les moderer, & les diminuer par quelques jours.

Si ces accidens proviennnent d'embarras d'humeurs, & faute de préparation, & que l'estomac s'en trouve trop chargé, le conseil du Medecin est necessaire, soit pour les interrompre, soit pour ordonner des remedes convenables.

Si la soif, les chaleurs d'entrailles, celles des reins, & de tout le corps, pressent, soit par l'excés des sueurs, soit par l'impression trop forte de la chaleur des eaux; s'il arrive des vertiges, des convulsions, des veilles importunes, il faut cesser l'usage des eaux pendant quelques jours, & se tenir à une maniere de vivre rafraîchissante, par les moïens les plus doux, pour les temperer, & pour les dissiper.

On se pourvoira contre l'assoupissement, & la pesanteur du corps, par une maniere de vivre désechante, ne mangeant rien de vaporeux, & cherchant les compagnies joïeuses, & agréables; par

prendre un peu d'exercice, ſans oublier les évacuations, ſoit par ſaignées, ſoit par purgations & lavemens, qu'on doit de même emploïer contre les fluxions, & les catharres, avec les diverſions, & les frictions; ſur quoi, & ſur le ventre trop ſerré, ou trop libre, & ſur la retention des eaux chaudes, il eſt à propos de ſe pourvoir, ſuivant le temperament, & l'état du malade.

On ſe défend des foibleſſes, qui ſurviennent à un bain, en tenant de l'eau fraîche dans la bouche; & celles de l'eſtomac ſe ſoulagent par un grand nombre de remedes, la cauſe en étant connuë.

Si la fiévre ſurvenoit, elle demanderoit plus d'attention : il conviendroit en découvrir la nature, & la cauſe, pour y apporter les remedes neceſſaires.

Il eſt cependant vrai, qu'il eſt tres rare, qu'on y voïe de pareils accidens; & il eſt vrai auſſi, que la benignité de ces eaux occaſionne bien des gens à negliger des conſeils, qui leur ſeroient tres utiles; & qu'ils tombent dans une nonchalance à les prendre methodiquement, comme ſi elles

étoient le ſeul remede, dont on puiſſe ſe ſervir ſans exactitude ; ni methode ; & c'eſt à quoi on appelle l'attention des malades, pour y reüſſir, en s'aſſujettiſſant à ce qui eſt mieux d'obſerver.

CHAPITRE XII.

De la maniere de ſe ſervir des Eaux chaudes de Plombiere.

LEs maladies autant differentes, que leurs degrez ſont particuliers dans chaque ſujet, avec le temperament, l'âge, le ſexe, & les accidens imprévûs, ne permettent pas de donner une regle generale, & uniforme pour ſe ſervir de ces Eaux.

On pourroit, en voulant y aſſujettir certains particuliers, les expoſer à ne pas recevoir tous les effets, qu'ils en pourroient attendre ; ils feroient même mieux de ſe conformer à un bon & docte conſeil déja pris ſur leurs infirmitez, que de ſuivre ce qu'ils apprendroient vulgairement dans le lieu, ou qu'on pourroit dire ici.

L'experience cependant fait voir, qu'il ne

ne ſuffit pas de ſçavoir, que ces eaux enlevent beaucoup de maladies, & que pluſieurs perſonnes ont été guéries de pareilles, dont on ſe croit attaqué, & que pour avoir négligé les regles generales, qu'on y doit obſerver, les ſujets s'en retournent quelquefois plus incommodez, ou ſans ſoulagement. Je conſeillerois donc volontiers aux malades qui veulent en profiter, de ſe préparer à ce voïage huit, ou quinze jours auparavant, par un bon régime de vivre, & par les remedes conſeillez par leurs Medecins, qu'ils prieront de marquer par écrit l'hiſtoire de la maladie, ſa durée, la rigueur, la multiplicité, & l'ordre des ſymptomes, le temperament du ſujet, l'âge, l'habitude, le régime tenu, les remedes emploïez, & tout ce qu'ils auroient obſervé, qui établit la nature, l'eſpece, & le génie des maladies, afin que les Medecins, qui pratiquent les Eaux, puiſſent d'abord entrer dans la connoiſſance, qu'une premiere vuë ne donne pas par une legere conſulte, pour prendre d'intelligence, & avec plus de ſûreté, & de facilité les indications emprun-

tées du bien, ou du mal, qu'on a vû s'ensuivre, & les mesures necessaires pour la conduite des malades. Lesquels doivent, autant qu'il se peut, se rendre sur les lieux sans fatigues, à petites journées, & sans perdre leur sommeil, mais les soins, & les inquiétudes, qu'ils pourroient avoir.

Etant arrivez dans cette tranquillité, & consultant moins l'interêt de leur bourse, que celui de leur santé, ils pourroient se reposer un, deux, ou trois jours, eû égard à leurs fatigues, ou à leurs foiblesses, & ensuite commencer par les remedes convenables, s'ils en ont besoin, avant l'usage des eaux, qui doit être autant different dans chaque sujet, que le sont l'âge, le temperament, le sexe, & la nature du mal, qui peuvent demander une, ou plusieurs saignées; laquelle quelquefois n'est pas necessaire, à quoi souvent on ne fait pas assez d'attention.

Et comme les premieres voies se peuvent trouver embarrasées, il est utile, pour se préparer à une purgation convenable à l'humeur qui domine, & aux forces du malade, avant que de boire ces

eaux, de premettre la veille un lavement émollient, & laxatif, pour dégager les entrailles, & faciliter l'effet du purgatif.

Il convient quelquefois boire trois, ou quatre jours, & plus, avant que de se purger, pour y disposer les humeurs seches, & adustes des premieres voies, & les rendre plus fluides.

D'autres fois, ni la saignée, ni la purgation ne conviennent pas, & nuisent plutôt, soit pour avoir été saigné, & purgé depuis peu, soit que l'estomac, & les viscères se trouvent foibles à ne pouvoir les supporter, ou nullement embarrassez.

Les purgatifs doivent être les plus doux, choisis, & récens, si le cas n'en exige des plus forts; & l'on doit être avisé de prendre un bouillon, ou de l'eau chaude, une ou deux heures aprés; il faut suivre en cela l'avis du Medecin.

En certains endroits, on boit les eaux chaudes sans baigner; en d'autres, on baigne sans les boire. Quand les bains sont moderez, & qu'on ne baigne, ou qu'on ne douche qu'une partie du corps, cela peut servir à quelques incommoditez.

Mais à Plombiere, il est rare qu'on ne boive, baigne, étuve & douche pas, pendant qu'on est à ces eaux : ce qu'on supporte aisément, en observant reguliérement la methode de les prendre.

La plus ordinaire est de commencer par la boisson, supposée la préparation du corps. L'heure d'en user ne peut être reglée que par la saison, le tems serain, pluvieux, ou froid, la coutume de la personne de se lever tôt, ou de dormir tard.

Lorsque le tems est froid, pluvieux, ou plein de brouillards, on doit observer de ne les pas prendre si matin, ni si tôt aprés s'être levé : car il est à propos, que l'estomac soit vuide d'alimens, & qu'on ait fait un peu d'exercice.

Cependant dans un tems serain, & chaud, on peut les boire dés les cinq heures du matin, sans toutefois interrompre pour cela l'heure ordinaire de se lever plus tard, parce que la nature est ennemie de tous changemens subits, & qu'il suffit d'avoir achevé de boire trois ou quatre heures avant dîner.

A l'égard de la quantité d'eau, qu'on

peut prendre par jour, il ne faut pas ſuivre le ſentiment d'un Medecin étranger, ni preſent; il vaut mieux conſulter les forces de ſon eſtomac, & s'y accoutumer peu à peu, malgré la petite répugnance qu'on s'en peut former mal à propos.

On peut tenter le premier jour, d'en boire deux, trois, quatre, cinq, & plus de verres, d'environ quatre à cinq onces l'un, par quelque intervalle des uns aux autres.

Le deuxiéme jour ſuivant, on peut augmenter d'un, ou de deux verres, & juſqu'à telle quantité les jours ſuivans, que l'eſtomac peut porter, & s'y tenir, ſi l'on peut juſqu'à la fin; étant auſſi inutile, & dangereux, de le charger trop, qu'il eſt ridicule de les boire ſcrupuleuſement à nombre impair.

C'eſt un grand abus de les diminuer avant finir, à la même proportion qu'on les a augmenté: cela pourroit diminuer leurs effets, & pourroit empêcher de les ſi bien rendre ſur la fin: neanmoins lorſque l'eſtomac ſe trouve ſurchargé de la derniere quantité qu'on en a pris, il faut ſe réduir,

re à n'en prendre, qu'autant que l'eſtomac en peut lors porter facilement, pour ne le point fatiguer, & s'en tenir là, à moins d'une forte répugnance, & finir ainſi la boiſſon.

On doit encore obſerver de prendre ces eaux immediatement à la ſortie de leurs ſources, afin de profiter de tout ce qu'elles ont de ſpiritueux, étant pleines de quantité de petits corps ſubtils, & par conſequent legers & volatiles, qui s'évaporent aisément, lorſqu'elles ſont expoſées à leur ſortie, à un air plus libre, & qui les admet d'abord dans ſa fluidité.

J'ai cependant fait obſerver avec ſuccés à de certaines perſonnes, de les laiſſer un peu évaporer avant que de les boire, pour de bonnes raiſons en de certaines occaſions, que quelques particuliers condamnent ſans connoiſſance, & ſans donner autre raiſon, que celle que ce n'eſt pas l'uſage ordinaire, comme j'en conviens.

Pour une plus grande facilité d'en prendre une quantité de verres, on interrompt ſa boiſſon de verres à autres, par quelques pas de promenade, pour donner tems aux

premieres eaux de paſſer l'eſtomac en partie, & afin de ne ſe pas exciter, par une trop grande quantité, à un vomiſſement, ſi on les prenoit toutes ſans intervalle.

Ce que je conſeille quelquefois d'aider par une ſurcharge d'eau, quand l'eſtomac eſt dans une diſpoſition, & dans la neceſſité de vomir ; & puis le vomiſſement, qui eſt alors facile, étant arrivé, on continuë un moment aprés la même quantité de boiſſon qu'on devoit prendre, ſi l'on peut, qui doit être achevée dans une heure au plus.

On ne peut pas permettre aux perſonnes fortes, graſſes, & replettes, qui abondent d'humeurs, ou qui ont l'eſtomac farci de phlegmes, ou de glaires, de prendre aprés la boiſſon un bouillon : hazard de le ſouffrir aux perſonnes maigres, & extenuées, dont l'eſtomac n'eſt enduit de ces ſortes de glaires, ou un doigt de vin trempé, avec une croute de pain.

Car on pourroit nuire à l'efficacité de ces eaux, de ne leur donner pas tout le tems neceſſaire pour agir, aprés qu'elles ſont reçuës dans l'eſtomac, & dans les

entrailles, où la chaleur naturelle les résout, comme un aliment, pour les conduire avec elle dans toutes les parties du corps ; & pour que son operation soit complete, elle exige un tems d'environ trois heures, pour s'en décharger entiérement par les voies les plus convenables à la nature du mal ; & avant ce tems, l'on ne doit point occuper la chaleur naturelle à la digestion des viandes du dîné ; qui par la nouvelle difficulté, qu'il y auroit à les résoudre, troubleroient l'action commune de la chaleur naturelle, & celle des eaux, qui n'agissent de concours, que pour dégager, & rétablir les parties dérangées du corps, ou pour en chasser celles qui sont inutiles.

Cette unité d'action est sensible, en ce que les eaux sont renduës ordinairement par les voies que la nature a choisi pour ses fonctions : car comme il y reste peu de ces eaux aprés l'évaporation chymique, lors qu'elles s'évaporent dans la capacité du corps, les sels dont les plus volatiles sont chargées, penétrent les chairs, ou suivent le sang, & les humeurs, qui sillonnent par-

tout, & par ce moïen, & à la même occasion, que les urines, les sueurs, & les crachats se forment, elles tombent plus abondamment dans leurs conduits, & les multiplient, pendant que leur sel moins subtil, suit les premieres voies, & excite quelquefois, à raison de la sensibilité des fibres des boïaux, à une purgation douce & louable.

On en facilite l'évacuation par un petit exercice à pied, ou à cheval, en se mettant au lit, ou en entrant dans le bain, dans lequel il est quelquefois expedient d'aller d'abord aprés la boisson finie, ou peu de tems aprés, lorsque l'on souhaite que ces eaux agissent par les voies des sueurs; & lors qu'on les veut déterminer par les voies des urines, il faut differer d'entrer au bain jusqu'à ce qu'on en ait rendu une bonne partie par cette voie.

Si les eaux croupissent, & ne passent pas, si elles agissent par une voie qu'on ne desire pas, si le ventre se deregle, &c. il est necessaire de s'en consulter d'abord, & recourir aux remedes, qui les puissent déterminer.

On laisse les précautions d'habits, & des linges, aux hôtes, qui en sçavent avertir.

Le tems qu'on doit emploïer à la boisson, & à l'usage de ces eaux, ne peut être moindre, pour en esperer quelques effets, que de quinze jours, ou de trois semaines, & plus, suivant la nature, & la rebellion du mal, qui obligent quelquefois d'y retourner une deuxiéme, ou troisiéme saison; puisque souvent il arrive, qu'un mal est dissipé d'une deuxiéme tentative, que la premiere n'auroit pas même fait esperer. Il est à propos de se consulter si on doit user de quelques remedes specifiques au mal, pour aider l'effet de ces eaux.

Il les faut boire, autant qu'il est possible, sans répugnance, de peur de s'exciter à vomir, & on ne doit point se servir d'anis vert, ni de sucreries, qui valent moins, non plus que de tablettes stomachiques, d'écorces d'orange, de citron, &c. sans necessité.

Il peut être tres necessaire, quand on est vers le milieu, avant, ou dans le tems des bains, de se purger doucement, pour

évacuer les humeurs détrempées, & dissoutes dans les premieres voies, ces eaux agissant rarement par les voies des selles.

Ce qui est peu observé par la répugnance, ou par l'epargne des malades, ou par le mépris qu'ils font d'un avis aussi salutaire, ne prévoïant pas l'utilité qu'ils en receveroient.

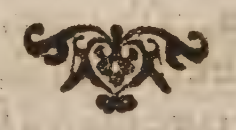
On convient, qu'il n'est pas necessaire à tous, mais à la plus grande partie, & ensuite le lendemain continuer l'usage des Eaux, comme auparavant, & le finir, s'il se peut, sans intermission sur les lieux, par la purgation, à moins qu'on n'en soit pas bien éloigné, en se servant de purgatifs hydragogues les plus doux; parce qu'alors ils trouvent une disposition dans les corps, qui les fait doucement, & suffisamment agir.

La nécessité oblige quelquefois d'interrompre la boisson, & les bains, ou l'un sans l'autre pendant leur usage; il est même tres utile de le faire, pour se donner quelque relâche de la fatigue qu'une personne délicate en pourroit ressentir, ou pour

quelques autres raiſons, qui ſurviennent, particuliérement au ſexe: ſi elles ſe preſentent, on doit recourir à un bon conſeil.

Aprés, il ſeroit à propos, pour ſe délaſſer de la fatigue des Eaux, de ſe repoſer un, ou deux jours, avant de ſe mettre en chemin; ne s'y point fatiguer, s'obſerver étant arrivé chez ſoi pendant quelques jours, & éviter abſolument tout ce qui auroit pû contribuer à leurs incommoditez.

On n'a pas remarqué des effets bien differens des Eaux de la ſource du Bain du Chêne, & de celle des Dames; la difference n'étant gueres, ou peu ſenſible; l'une n'étant frequentée plus ſouvent que l'autre, que par la raiſon qu'on voit un Seigneur, ou une gracieuſe Dame aller plutôt à l'une, qu'à l'autre, ou qu'on a pris un conſeil du lieu intereſsé.



CHAPITRE XIII.

Du régime de vivre dans l'uſage des Eaux de Plombiere.

IL doit être obſervé ſuivant la diſpoſition du ſujet, & par rapport aux alimens, aux exercices, au repos du corps, & aux paſſions.

On ſçait déja, que pour conſerver la ſanté, le meilleur remede eſt le régime ; mais il convient avec plus de raiſon aux valétudinaires dans l'uſage des Eaux.

On en voit, qui trop tôt ennuyez, voudroient y vivre avec plus de liberté, & s'y jetter ſans methode : d'autres, qui ſont ſi exacts, & ſi delicats, qu'à peine veulent-ils en toucher du bout du doigt ſans avis de Medecin. Ceux-ci, quoi que fatigans, jouent au plus sûr ; & les premiers ſe régleroient aiſément, s'ils conſultoient la néceſſité de joindre un bon régime à l'uſage des eaux, pour concourir à leurs effets.

Ils doivent être perſuadez, que la ſobrieté du boire & du manger doit être

leur premiere attention, en faiſant choix de viandes de facile digeſtion. On pourroit ſe contenter pour le dîner, d'un bouilli, qu'il convient prendre d'onze heures à midi, qu'on peut tolerer être aſſorti de quelques ragoûts doux, & peu épicez; & d'un leger ſoupé ſur les ſix heures, de viandes rôties, de même qualité.

Il peut y avoir des diſpoſitions, qui exigeroient le bouilli, ou le rôti à chaque repas. Il eſt à ſouhaiter, que le pain ſoit de bon froment, bien pannagé, blanc, ni trop frais, ni trop vieux. Le manger gras eſt toujours neceſſaire, à moins que la condition, l'état de vie, ou le tempérament, comme j'ai vû, ne le permettent pas; auquel cas les poiſſons nourris dans les eaux pures & courantes, ſont préferables à ceux des marais; comme pourroient être les renez, les truites, les brochets, les perches. Les œufs frais, & les orges fourniroient une bonne nourriture, pourvû qu'ils ne ſoient pas continuez aux bilieux, ou à ceux, dont l'eſtomac ſeroit rempli de mauvaiſes humeurs; & perſonne ne doit rejetter les petites herbes pota-

geres, qui peuvent être utiles à differentes fins.

Mais les cruditez doivent être abſolument bannies & retranchées des repas : l'on n'y peut tolerer que quelques compôtes peu ſucrées ; les biſcuits, les macarons, & les raiſins de caiſſe peuvent y avoir place.

Les pâtiſſeries chargent l'eſtomac, ſe digerent difficilement, & peuvent cauſer des obſtructions.

On doit préferer les bons vins blancs, & clairets, vieux, & bien remis. Certaines incommoditez même veulent l'un plûtôt, que l'autre. Les vins trop couverts, tartareux, troubles, verts, & nouveaux, ne peuvent que nuire à l'effet des Eaux.

Le vin blanc convient aux graveleux, aux trop gros & trop replets, & à ceux qui ſouffrent des obſtructions, & nuiroit à ceux, qui ſont ſujets à des fluxions.

Le clairet étant un peu moins trempé qu'on n'a de coutume, refait, & recrée l'eſtomac, l'indemniſant de la boiſſon continuée des eaux : mais l'un & l'autre

doivent être pris moderément. Et la même moderation devroit être observée dans les repas, qui se pratiquent entre les baignans, & lors qu'ils ne mangent pas avec toute la liberté & la frugalité, qu'un couvert seul inspire. La quantité & la qualité des alimens a souvent quelques inconveniens, qui deshonorent les Eaux.

Un peu de repos, utile aprés le dîner, comme aprés le bain, doit être suivi d'un exercice agréable, de promenade dans un bon air, hors des serains, des vents violens, des humiditez, & des brouillards; ou si l'on est obligé de tenir la chambre, le jeu, & les compagnies, que les conversations rendent plaisantes & agréables, lors que l'interêt, & la passion ne s'y trouvent point, peuvent suppléer; & si l'incommodité privoit de l'un & de l'autre de ces éxercices, les frictions pourroient contribuer à la même fin, qui est de disposer le corps au dormir; & à se coucher environ les neuf, ou dix heures, pour tâcher de prendre six ou sept heures de sommeil, qui répare les forces, & qui est d'un grand secours pour la guérison des malades. Le sommeil

ſommeil de nuit détourne celui du jour, qui eſt tres préjudiciable, & fait qu'on s'éveille plus matin, pour prendre un petit exercice d'une heure, ou d'une demie heure, qui aide à diſſiper toutes les vapeurs de la nuit, & à dégager le corps de tous ſes excremens, avant, s'il ſe peut, que de commencer à boire.

D'autant plus, qu'un petit exercice devant, pendant & aprés la boiſſon, eſt preſque toujours neceſſaire.

Au ſurplus, le trop dormir embarraſſe le corps, & les grandes veilles le dérangent.

Mais le plus eſſentiel du régime eſt la tranquillité de l'ame, & le banniſſement des ſoins, & de tous ennuis.

CHAPITRE XIV.

De l'Eau Savonneuſe de Plombiere, & de celle dite de Ste Catherine, & de leur uſage.

L'Eau ſavonneuſe acheve la décoration de Plombiere. C'eſt une eau froide,

que l'on a commencé à mettre en uſage environ l'an 1683.

Il y en a trois ſources. La plus abondante ſe montre dans le jardin des Reverends Peres Capucins, qui y ont un hoſpice, pour leurs malades de la Province, & pour les étrangers de leur Ordre, qu'ils reçoivent, & ſecourent de leur mieux. Une autre donne dans le chemin qui conduit au Comté de Bourgogne, à la ſortie du Bourg; & dans la maiſon voiſine un peu plus bas, il y en a encore une, qui y fluë.

Elles ont toutes leur iſſuë dans le roc, & il s'y trouve une eſpece de terre, ou argile, qui n'eſt autre choſe, qu'un ſuc concret, moû, gluant, & doux, de la conſiſtance de ſuif, ou de ſavon blanc, qui ſe diſſout dans l'eau; ce qui a donné à ces Eaux le nom de Savonneuſes. Cette terre étant séche, tient aux lévres, & à la langue, comme la terre ſigillée.

Cette terre eſt inſipide comme l'eau, & on boit cette eau comme froide, ſans s'appercevoir d'aucun goût, à moins qu'on n'en ſoit prévenu, ou que l'on affecte un goût plus délicat.

Ces eaux ſont un peu plus peſantes, que les chaudes. On ne les voit point tarir, ni ſe glacer, mais quelquefois plus abondantes, parce qu'elles ne ſont pas aſſez défenduës des eaux des pluies, qui s'y peuvent aisément mêler, en ſillonnant dans la pente, & le revers de la montagne, qui eſt au midy ; ce qui ſans doute diminuë leur efficacité, & les rend un peu opaques, par le delaïement des parties les plus ſubtiles de cette argile blanche, qui y paroît, ou de la terre ordinaire, qu'elles entraînent, ſe montrant dans la ſerenité du tems tres pures, & tres claires, & plûtôt fraiches, que tiédes.

Elles donnent des vapeurs en hiver, comme les bonnes ſources d'eau vive. Cette argile, ou ſuc qu'elles charient, eſt cauſe, qu'on les dit à Plombiere graiſſeuſes, & ſans bonne raiſon, puiſque ce qui eſt gras, ne ſe mêle, & ne ſe diſſout dans l'eau ; ou parce qu'en tombant d'un robinet, leur chûte produit des petites boules, ou bouteilles, à la maniére qu'on voit particuliérement en été, dans un tems couvert, & chaud, les pluies en former des plus groſſes.

Que je ne crois être autre choſe, qu'un air ſubtil, qui ſe trouve par la chûte de l'eau, emprisonné au milieu de pluſieurs de ſes parties longues, & un peu applaties, comme le ſont toutes celles des corps moûs, doux, & gluans, qui s'appuient ſi à propos l'une auprés de l'autre, qu'elles empêchent pour un tems cet air renfermé de ſortir, juſqu'à ce qu'il reçoit le ſecours de la matiere ſubtile, qui le mettant en plus fort mouvement, devient vainqueur des parties de l'eau, & les force ordinairement en haut, où elles ſont plus foibles, & moindres en nombre : c'eſt un combat continuel, curieux, & ſenſible, quand on y fait attention, & rien davantage.

Leurs proprietez, & leurs effets ſont plus conſiderables. Elles ſont ſalutaires, & tres utiles, ou priſes ſeules, ou alternativement avec les chaudes, ou mêlées avec elles, ſuivant la neceſſité.

On les boit en chambre ou aux ſources, quand le tems le permet, depuis les ſix, ou ſept heures, lorſque les ſaiſons ſont chaudes, & temperées, par verres, & par intervale, à telle quantité, que les forces

de l'estomac, qu'on doit tenir chaudement, peuvent en porter, en commençant par une petite, l'augmentant peu à peu, & observant toujours un régime de vivre; par ce moïen elles ne chargent pas, & elles passent aisément par les voies des urines le plus souvent, & quelquefois par les selles.

Ces eaux enlevent, & soulagent toutes chaleurs, & toutes inflammations d'entrailles, de la poitrine, & des reins, rafraîchissent, & adoucissent la masse du sang, duquel elles arrêtent le crachement, & tout autre écoulement. Elle détruisent la bile contenuë excessivement dans les premieres voies, la temperent, & l'évacuent; elles profitent puissamment aux fluxions tenuës, & acres sur la poitrine, elles servent beaucoup pour réprimer les impressions trop fortes de chaleur, & l'excés des sueurs, que les Eaux chaudes peuvent occasionner, quelquefois les prenant alternativement par verres; même on en prend utilement en entrant aux Etuves, ou aprés, ou dans les bains, ou aprés les sueurs reçuës, ou les aprés-dinées, favori-

ſant d'une liberté de ventre néceſſaire pendant l'uſage des chaudes, & d'un rafraîchiſſement aprés, les beuvant les trois, ou quatre derniers jours. Elles ſont utiles aux inflammations des yeux, & à toutes autres internes, & externes.

On pourroit les conſeiller utilement dans d'autres occaſions, quoi qu'elles ſouffrent leur exception, à l'égard de certaines maladies, auſquelles elles pourroient être nuiſibles plûtôt que profitables.

C'eſt aux malades, de s'adreſſer dans le beſoin à de bons connoiſſeurs de leurs infirmitez, de leurs cauſes, de la neceſſité, & de la maniere d'uſer de ces Eaux.

L'Eau de ſainte Catherine, qui coule au bas du grand Bain, & à côté rés le pavé, ſemble être plus conſiderable par ſon nom, que par ſa quantité, qui n'eſt marquée que par un filet d'eau ; ſa qualité la fait emploïer aux inflammations, taïes, chaſſies, & douleurs des yeux.



CHAPITRE XV.

Des abus qui ſe commettent dans l'uſage des Eaux de Plombiere.

C'Eſt depuis long tems, & encore aujourd'hui, que beaucoup de malades veulent être à eux-mêmes leurs Medecins : mais l'on pourroit dire avec plus de raiſon de Plombiere, que d'ailleurs, qu'il n'y a gueres moins, qui font les Medecins, qu'il y a d'habitans.

Il n'y faut, que la naiſſance, ou une habitude, pour s'initier en Medecine entre pluſieurs ; elle leur devient en proie, hommes, femmes, valets, ſervantes, porteurs d'eau ; la plupart ſe croit capable de diriger l'uſage de ces Eaux ; quelque préjudice qui en revienne au Public, ils en ſont quittes à inſinuer, que l'ordre, & la methode, qu'on a toujours pratiqué, & experimenté, ne ſe doit changer, ſans vouloir s'expoſer à des fâcheux accidens, ſans reflêchir, & ſans pouvoir connoître que les perſonnes ſont differentes en âge,

en ſexe, en temperament, & atteintes de differentes maladies, ſans garantie cependant, parce qu'ils ſont crûs ſur leurs paroles, prenant des airs de ſçavans, & d'entendus dans cette pratique, qui leur attirent ce credit; & par cette dupperie, les malades ſeduits confient leur conduite, & quelquefois leur vie à ces conſeils d'avanture, qui occaſionnent, que trop ſouvent, peu, ou de moins bons effets de ces Eaux.

C'eſt de là, que j'ai obſervé que venoient ces abus crians, que l'interêt de ces Eaux m'oblige à combattre dans les ſujets, où ils ſe rencontrent, ſans toucher à leurs perſonnes, que je conſidere.

A la verité, ne feroit-ce pas un abus criant, que la conduite d'un malade, qui ennuïé, ou peu ſoulagé des remedes, dont il auroit usé pour combattre une maladie rebelle & longue, viendroit à Plombiere, comme à une derniere reſſource, dans la pensée de ne plus prendre d'autres remedes que ces eaux, que l'envie d'être gûeri lui feroit conſiderer ſuffiſantes, ſans autre ſecours de Medecine, ni me-

thode de les prendre, que celle, qu'il apprendra de ſon hôte, ou d'une ſervante, qui ſont ſouvent les Medecins ordonnateurs du lieu, qui emploieroient plus utilement leur habileté pour le décompte du malade, que pour examiner les ſymptômes, & les circonſtances de ſon incommodité, qui exige le plus ſouvent un régime, & un uſage de ces eaux, qui paſſent les connoiſſances, dont ils puiſſent ſe flater.

Cet abus va plus loin, les malades ne ſe contentant pas de ſuivre ces avis, que le lait a produit dans l'imagination de leurs hôtes, pour le choix de l'une, ou de l'autre de ces eaux uſitées, ou pour la quantité de verres, qu'ils doivent commencer leur boiſſon.

Ils communiquent cette ſcience avec plus d'aſſurance, que le plus habile Medecin ne pourroit faire, quelle attention il puiſſe donner à la diſpoſition du malade, & à la convenance des eaux: & l'épargne d'une petite dépenſe fait, que la plupart épouſent aveuglément ces conſeils, qui d'un aveu raiſonnable doivent autant être diffe-

rens, que non ſeulement le mal, mais que ſes circonſtances ſont differentes.

C'eſt une mauvaiſe regle de dire : Monſieur, ou Madame a pris vingt, ou trente verres d'eau, ou plus, j'en veux prendre autant. La concluſion n'en vaut rien.

Monſieur ſe porte bien de s'être ainſi ſervi de la boiſſon, du bain, de l'étuve, &c. même par bons avis, & conſeils : donc je m'en trouverai mieux, ſi je fais de même. Peut-être qu'ouï ; ſi l'indiſpoſition, le ſexe, l'âge, le température, le mal, & les autres circonſtances ſe reſſemblent ; & le riſque évident de n'y pas reüſſir, devroit en conſcience fermer la bouche à ceux, qui n'ont pas les connoiſſances neceſſaires pour ſoutenir l'honneur de ces Eaux, & leurs interêts propres.

Car elles ſeroient bien plus fréquentées, ſi ces abus ne ſe trouvoient pas à Plombiere : une doctrine gâte l'autre ; & la vulgaire, & l'ignorante l'emporte ſouvent, parce qu'elle eſt idolâtre, ou envieuſe.

La preuve de ce que je dis, eſt journaliere. On voit un Seigneur, une Dame de

diſtinction aller à une fontaine : c'eſt d'abord la meilleure pour toutes les incommoditez ; quoi que peut-être elle ſoit ſpéciale dans les circonſtances de ſon incommodité, elle pourroit n'être pas ſi convenable à une autre : l'envie ou l'interêt n'a ſouvent que trop de part au choix de ces Eaux.

Un Medecin ordonne une quantité de verres de ces eaux par jour : s'il eſt loin, on ſe fait un ſcrupule de ne les pas boire éxactement, quoique l'eſtomac en ſouffre ; & c'eſt un ſecret à l'oreille, ou une ſcience particuliere du lieu, de les boire ridiculement, à nombre impair, comme ſi c'étoit le nombre des verres, plutôt que la quantité des eaux, qui agiſſe ; & il y a bien de la ſimplicité de n'en vouloir uſer en la Lune rouſſe, comme d'aucuns répugnent, de même qu'en l'année biſſextile, parce qu'on y ajoute un jour, que quatre années produiſent par ſix heures, qui reſtent a écouler par chacune, afin d'obſerver un même calcul.

Si l'occaſion ſe preſente d'aider l'effet de ces Eaux par un remede jugé alors ne-

ceſſaire, on diſpute de le prendre, ſur un a-vis capricieux, ou ignorant de s'en abſte-nir dans une autre circonſtance du mal.

Les reſultats des converſations des malades ſur l'uſage, & les effets des eaux, qui ſont toujours reſpectifs, & jamais ſemblables, occaſionnent bien des gens à ſe regler ſur les autres, au préjudice de leur ſanté ; & d'autres à ſe fâcher de ce qu'ils ne reſſentent pas des effets ſi prompts, parce qu'ils les ont pris à leur mode, ou qu'ils les ont excedé par une quantité de vingt, trente, & quarante verres de ſix onces peſans, ou plus, ſe mettant au hazard de violenter la nature.

Une autre preuve eſt, qu'il y a certaines perſonnes, qui ſe donnent tres mal à propos la liberté d'épouvanter de l'uſage, & de la ſuite de ces eaux, & de vouloir renvoïer bruſquement, & ſans connoiſſance du mal, aucuns malades, qui arrivent à Plombiere, bien aviſez ſur l'état de leurs incommoditez, & bien inſtruits de ce qu'ils doivent faire par leur conſeil ordinaire, ou parce qu'ils l'ont pris des Medecins étrangers, ou de ceux qui ſe ren-

contrent à Plombiere,qui ſont d'une érudition profonde, & qui en connoiſſent les effets, & la methode de les prendre convenable à leurs malades.

A d'autres ils inſinuent capricieuſement, que s'ils changent tant ſoit peu, pour des raiſons, qu'ils ignorent, quoique preſentes, l'uſage, & la maniere ordinaire de prendre ces Eaux, ils ſe commettront à des accidens, & à la mort même, ſans en pouvoir apporter autres raiſons, que celles, que leur imagination forge, pour ne pas dire, qu'ils n'en ſçavent pas davantage, que le vulgaire, ou par rapport à quelques évenemens dans d'autres ſujets, dont ils ont ignoré les cauſes; ils oſent même les appeller Novateurs, ſur ce que cet uſage changé par neceſſité, paſſe les bornes de leur connoiſſance.

On leur doit cependant l'uſage depuis un ſiécle d'en boire pluſieurs verres, ſuivant la force de l'eſtomac, & la neceſſité du ſujet; & ce changement, comme d'autres, ſuivant le beſoin, a produit un nombre infini de bons ſuccés, qu'une experience ſans ſcience n'auroit jamais don-

né; & l'envie de paſſer pour bons connoiſſeurs de ces eaux, n'y doit pas paroître au préjudice des malades, qui ſe trouvent alors, par le changement de leur conſeil bien reglé, dans une perplexité fâcheuſe, à ne ſçavoir auquel ſe déterminer.

On s'y fait donner ſecrettement une pretenduë ſûre experience à en ſçavoir regler l'uſage, laquelle eſt ſouvent trompeuſe dans ſon effet, pour n'être ſoutenuë ni de raiſon, ni de principe, ni de la connoiſſance d'une incommodité, dont on n'aura ouï qu'un ſimple & court recit, & dont on ſeroit quelquefois peu capable d'en concevoir ni la cauſe, ni la nature, ou s'il y a complication.

On ſe forme cependant un motif aveugle & précipité d'en défendre la maniere de les prendre, bien reglée par un Medecin étranger, qui aura une entiere connoiſſance de ces eaux, & de l'uſage qui convient à ſon malade, informé qu'il eſt à fond de ſon temperament, de ſon indiſpoſition, des remedes, qu'il aura emploïez, & de leur ſuite heureuſe, ou malheureuſe.

L'interêt de ſa ſanté doit le faire tenir au premier conſeil, qui lui a été donné par une sûre & prudente connoiſſance de ſon mal, à moins que dans la ſuite de l'uſage de ces eaux, il ne lui ſurvienne quelque effet non attendu, qui ne doit cependant pas d'abord le détourner de ſa premiere route, mais en attendre un changement avec peu de patience.

Et au cas il ne ceſsât, chercher alors le meilleur ſecours; & c'eſt a quoi tous malades bien aviſez doivent faire attention; puiſque c'eſt bien là l'abus le plus à craindre & le plus ordinaire, qui ne devroit pas y être, ſi l'on vouloit bien ſe connoître, & penſer ſerieuſement, & uniquement au rétabliſſement des malades, ſans prévention d'interêt, ou d'amour propre, rendant juſtice au merite & à la ſcience des conſeils, dont les malades ſe ſont pourvûs.

Auſſi ces particuliers ſont ébranlez aux moindres difficultez, & ils font du mieux qu'ils peuvent pour appaiſer leurs malades, à tous bons, ou mauvais effets des eaux, en les païant d'une réponſe auſſi

platte, que commode à leur ignorance : C'eſt tant pis, c'eſt tant mieux, diſent-ils, à tous propos, & le tant mieux, répond le plus ſouvent aux plaintes de preſque tous les mauvais évenemens dans l'uſage de ces eaux ; ces Meſſieurs ne conſiderant pas, qu'ils apprêtent a rire aux malades, & qu'ils préjudicient aux raiſons d'un bon conſeil.

D'autres, pour paroître plus ſpéculatifs, condamnent de s'expoſer aux vapeurs de ces eaux, les ſuppoſant tres nuiſibles d'elles-mêmes. J'en avouë le deſagrément : cependant celles de l'étuve, toutes épaiſſes qu'elles ſoient, ne peuvent, que par un long tems embarraſſer la reſpiration ; & s'ils eſtiment ces eaux par leur ſel volatile, leurs vapeurs n'en doivent-elles pas être bien plus chargées ?

C'eſt plûtôt le ſerein, l'air froid, humide, & venteux, qu'il faut ſoupçonner de nuire, parce qu'en nous environnant de toute part, ils repouſſent, & empêchent les tranſpirations ſenſibles, & inſenſibles, & peuvent cauſer par ce moïen quelquefois des fluxions, & autres accidens.

Ceux

Ceux qui disent, que ces eaux sont toutes puissantes, & si actives, qu'on ne doit aucunement aider leurs effets par des remedes internes, & specifiques, pourroient-ils soutenir ? que n'agissant ordinairement que par les voies des urines, & des sueurs, le secours de remedes seroit inutile, ou nuisible dans une foiblesse d'estomac vuide d'ailleurs d'humeurs étrangeres, ou à un ventre farci de gluantes & de visqueuses, à un ventre trop serré ; ou qu'ils nuiroit à un gravier dans les reins, ou dans la vescie, &c. On convient que les remedes externes gras, & huileux sont nuisibles, ou inutiles.

C'est une pensée puérile, & déja rejettée, que de conseiller aux malades la purgation d'abord aprés l'usage des eaux, par la peur panique, que ces eaux n'aïent laissé dans le corps quelque marre des metaux, & mineraux, qu'elles n'ont point, & dont on pourroit imaginairement s'opiniâtrer, qu'elles sont imprégnées.

Il conviendroit mieux emploïer la raison de la disposition, qui se rencontre dans les humeurs, qui obeïssent plus aisé-

ment aux purgatifs ; & celle d'évacuer le reste des eaux, qui peuvent croupir dans les premieres voïes, & dans les entrailles.

Ce que j'ai établi touchant la nature des eaux chaudes, ne permet pas de dire, que le Soleil les purifie, & qu'il en ôte la crudité ; même de la Savonneuse ; c'est tuer le tems, que d'en raisonner ainsi.

Il est vrai, que pour en favoriser l'usage, il convient choisir un air temperé, & chaud, & dans la necessité d'en user dans un autre tems, il faut tâcher de le rendre tel, pour mieux seconder leurs effets.

L'abus de la douche se commet, lorsqu'on la reçoit si chaude sur une partie embarassée d'humeurs, qu'elle dissipe trop tôt, ce qui en est de plus subtil, le grossier aprés n'étant si aisé à être dissout, ou se rendant même indissoluble.

Celui des ventouses est, qu'elles s'appliquent trop indifferemment ; & on peut donner le jalap trop copieusement, & mal à propos, comme il n'arrive que trop souvent.

Les malades pourroient utilement faire attention à quelques frais de plus, pour

que les medecines, qui leur ſont ordonnées, ſoient preparées ſeparément, & non pas dans un même pot, quand on en prépare une quantité, devant toutes être pour l'ordinaire, & pour le mieux, ſpeciales, & deſtinées à des ſujets differens de ſexe, d'âge, de temperament, & de maladies.

Ce n'eſt pas un abus, que le tranſport de nos eaux chaudes, mais c'eſt riſquer leur réputation : parce que le volatil, & la chaleur naturelle, qui en font le merite, peuvent aisément ſe perdre, ne pouvant être contenus dans aucun vaſe, qui ne leur prête des pores ſuffiſans à leur évaporation ; & ce ſeroit en vain, qu'on tenteroit de les réchauffer pour leur rendre leur premiere chaleur, & leurs mêmes qualitez.

La Savonneuſe, comme froide, êtant tranſportée, pourroit plûtôt perſuader, qu'on s'en trouveroit mieux.

Enfin je ne puis taire, que le ſel polycreſte, lequel eſt un ſalpêtre de ſa nature fort âcre, & mordicant, & par conſequent dangereux à certains eſtomacs, &

rejetté aujourd'hui par plusieurs Praticiens, quoique fixé par le souffre, & par le feu, ne soit tres abusivement mis en usage; & s'il profite à quelques-uns, il peut nuire à plusieurs, qui le prennent sans reflechir, que quelques soins, que l'Artiste puisse se donner pour le dépouiller entiérement de sa partie tranchante, & corrosive, ou de quelques parties grossieres, il n'y reussit pas; & que celles du souffre, qui restent, peuvent exciter des stupeurs de nerfs, des soûlevemens d'estomac, des vertiges, &c.

Il y a beaucoup d'autres abus dans l'usage de ces eaux, qu'on passe sous silence, pour ne pas ennuïer le Lecteur, & que la plupart des malades, qui les frequentent, peut avoir observé, pour peu qu'ils y aient été attentifs; l'interêt de la santé, qu'ils veulent rétablir, ou conserver, doit les porter à y prendre garde, & même au moindre dans leur usage, s'informant d'un conseil le plus habile, le moins interessé, & non suggeré, pour s'y conduire, & en regler la methode non vulgaire, & commune, mais convenable, & pru-

demment changée, ſuivant la nature, & la cauſe de leurs incommoditez.

CONCLUSION.

LA concluſion eſt, que ſi l'on obſervoit la methode neceſſaire à l'uſage des Eaux de Plombiere, qu'on y prît toutes les précautions neceſſaires, & qu'on ſe défendît des abus remarquez, comme de tous autres non rapportez, elles ſeroient encore beaucoup plus frequentées, qu'elles ne le ſont ; & meilleurs ſeroient les conſeils, dont les malades ont beſoin, & plus de bons effets elles produiroient.

Et les habitans y trouveroient mieux leur compte, que par les avis, que d'aucuns donnent ſur la maniere de les prendre, même quelquefois pour le choix des ſources, des bains, & des étuves, pour la ſeule raiſon, qu'ils en ſont plus à portée pour y conduire les malades, ou parce qu'ils ſont entêtez, & qu'ils veulent appuier les mauvais raiſonnemens, que ſont leurs amis ſur l'uſage de ces Eaux.

FIN.

TABLE
DES MATIERES CONTENUES en cet Ouvrage.

Fin de la Table.